

SALIM BACHI

**LES  
DOUZE CONTES  
DE MINUIT**

nouvelles

*nrf*

GALLIMARD





Renew by phone or online  
0845 0020 777  
www.bristol-city.gov.uk/libraries  
Bristol Libraries

PLEASE RETURN BOOK BY LAST DATE STAMPED

28. NOV 08

27. MAY 09

11. AUG 09

12. MAR 10

24 OCT 10

13 MAR 12

01.04

BRISTOL CITY LIBRARIES  
WITHDRAWN AND OFFERED FOR SALE  
SOLD AS SEEN


BR100

42  
21055 Print Services

Bristol Library Service



AN 3136306 7



Digitized by the Internet Archive  
in 2022 with funding from  
Kahle/Austin Foundation

AL 8710			

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard*

LE CHIEN D'ULYSSE, *roman*. Prix littéraire de la Vocation. Bourse Goncourt du Premier Roman. Bourse prince Pierre de Monaco de La Découverte.

LA KAHÉNA, *roman*. Prix Tropiques.

TUEZ-LES TOUS, *roman*.

### *Aux Éditions du Rocher*

AUTO PORTRAIT AVEC GRENADE, *récit*.

LES DOUZE CONTES DE MINUIT



SALIM BACHI

LES DOUZE  
CONTES DE MINUIT

nouvelles

*nrf*

GALLIMARD

LES DOUX

LES DOUX  
CONTES DE MINUIT

Contes de Minuit

107

*Le vent brûle*



J'entendis le battement d'un vol infernal. Je me figeai sur son corps, mon ombre étendue près d'elle. La pauvre femme avait eu la gorge tranchée : son sang avait imbibé sa robe. Ce manteau rouge ressemblait maintenant à un long drapeau dont les plis et le drapé mimaient les vagues et les houles qui nous rudoyaient depuis des mois, frêles esquifs sur une mer de tourments.

Ne pas bouger. Le moindre frémissement se répercute sur leur épiderme. N'avais-je pas sous les yeux la preuve de leur abominable soif ?

Ne pas trembler. Ou ils fondront sur moi et enfonceront leurs dards dans ma gorge. Certains vous décapitent d'un coup sec de mandibules. D'autres vous éviscèrent d'un revers de patte, ou vous brisent les os d'un coup d'élytre. Nous avançons, la mort suspendue au-dessus de nos têtes. Nous cheminons dans les ténèbres à présent que des dieux infernaux nous ont condamnés à être leurs esclaves, les proies sur lesquelles ils peuvent s'abattre à tout moment.

Comment ne pas songer à ces vols terrifiants, à ces rondes incessantes qui nous interdisent de vivre, de respirer, d'aimer ? Ne pas penser à cette femme, si belle, et si morte ? Et les plis de son manteau comme autant de vagues bouleversées, et ses yeux chavirés par la douleur, ou plutôt par ma douleur, celle qui obscurcit mon âme, tétanise mes sentiments, annule mes désirs, oblitère mes songes...

Ne pas penser. Surtout ne pas penser. Les insectes détectent la plus faible activité cérébrale. Ils suivent attentivement la ronde des neurones, flairent l'influx nerveux, l'étincelle électrique qui court, court entre les synapses sans jamais s'éteindre, flammèche dans l'infini nocturne des circonvolutions crâniennes. Ils guettent nos pensées. Ils sont nos meilleurs censeurs. Ils nous tuent pour cela aussi.

Ils veillent.

Ils sont les gardiens de nos jours. Ils sont les gardiens de nos vies. Ils sont les gardiens.

Donc : ne plus penser. Ne plus se souvenir. Nous n'avons plus d'histoire. Amnésie. Nous survivons en un présent éternel. Nous sommes des proies, rien d'autre. Je me souviens pourtant... Il y a bien longtemps... Je me souviens... Je me...

Le néant.

Le néant.

Rien.

La mémoire éteinte, je détaillai son visage. Ses yeux ouverts. De grands yeux comme des miroirs où ne brûlait plus aucune flamme, des yeux ouverts sur l'abîme.

Elle l'avait vue fondre sur elle. Elle l'avait accueillie sans frayeur. Ses traits avaient conservé leur calme.

Recevrai-je la mort nocturne avec autant de sérénité ?

Je me souviens. Comme si les vagues rouges sur son manteau, en se déversant, avaient lavé l'encre de ma mémoire, cette encre déversée par les insectes pour mieux nous perdre. Ses yeux morts regardaient pour moi à travers les âges. Depuis l'obscur des premières générations jusqu'aux derniers hommes. Mais il n'en reste plus beaucoup ; les survivants déambulent comme des spectres dans cet immense cimetière clôturé de barbelés.

Et les miradors, des millions de miradors !

Oui, à présent, je me souviens, je me souviens d'un hiver rigoureux. A Cyrtha.

Maudit hiver de nos fornications ! Maudit hiver de nos somnolences ! Ce ne sont que des insectes, disaient-ils tous, des in-sec-tes. Inoffensifs ! Petits animaux articulés à six pattes, ailés souvent, respirant par des tra-

chées, sujets aux métamorphoses. Parlons-en ! Après avoir proliféré, ils grossirent. Les mouches sont devenues encombrantes, bruyantes. Moustiques, abeilles, guêpes nous ouvraient les veines, fouillaient nos artères, nous vidaient de notre sang.

Ces métamorphoses sont conjoncturelles, nous expliquaient nos savants. Il ne fallait pas s'inquiéter outre mesure. Les enfants ont été les premiers à céder à la panique. Si nos constitutions d'adultes nous préservaient encore, eux, moins vigoureux, devinrent les proies désignées de la vermine mutante. Les enfants ne dormirent plus jamais, ou sinon en un étrange cauchemar, infini et fluctuant, tendu de pièges et de morsures.

Qui eût pu penser qu'écraser une mouche pouvait avoir de si terribles conséquences ? Nous étions loin de nous douter qu'ils cultiveraient leurs rancœurs. Les races animales ont la mémoire des massacres. Leurs innombrables yeux nous avaient épiés durant ces époques infinies, analysant le plus banal de nos actes. Chaque geste, chaque pensée, avait été décortiqué, enregistré.

Ils préparaient la guerre. Leur guerre.

Oui, je me souviens.

Le bourdonnement de l'insecte s'était évanoui. Je me suis relevé avec lenteur. Fallait-il partir et la laisser ? Elle veillait sur moi, par-delà la mort. Ses beaux yeux ne me quittaient plus. Ils ne me quitteraient jamais plus. J'allais la soulever quand un vieil homme traversa la rue.

— Laissez ça. Vous voulez déchaîner sur nous leur colère, ou quoi ? Laissez-la, cette salope.

La même gravité empreinte de sympathie arborée par mon père en son temps. Le maintien guindé, un peu hautain. Des chaussures cirées, un pantalon repassé. Étonnant qu'il cherchât encore, et ce malgré les bouleversements que nous avons subis, que nous subissions toujours, à conserver une si belle apparence.

— Vous la connaissez ?

Son visage était déformé par la peur. Oui, une terreur viscérale défigurait celui qui, de loin, eût pu ressembler à mon père.

— Non. Mais cette putain a dû faire quelque chose. Ne la touchez pas ! ou ils nous dévoreront tous.

J'avais envie de vomir sur ses chaussures neuves.

— Foutez-moi le camp ! Déguerpissez !

Maintenant, ils ressemblent tous à ce vieux monsieur qui s'en va entre les murs gris de Cyrtha. Ils évitent de sortir quand la nuit se déverse dans nos rues. Ils préfèrent abandonner la ville aux monstres qui les terrorisent tant. Quand ils s'aventurent dehors, ils prennent bien soin de conserver ce même air de fausse dignité.

Les millions de tonnes de produits chimiques avaient exterminé la majorité des insectes. « Les rares survivants ont développé des résistances. De nouvelles défenses immunitaires, combinées avec les éléments chimiques des insecticides ont modifié leur structure génétique. » C'est ce que j'ai cru comprendre en lisant

les comptes rendus de nos savants. De leurs propres mains, ils engendrèrent la vermine dont on ne se débarrasserait jamais plus.

Je retrouvai dans ses poches des papiers d'identité. Elle était mariée. Avec un peu de chance, son compagnon était encore en vie. Des enfants sans doute. Ils devaient être morts d'inquiétude. Je la ramènerai chez eux, chez elle. Je le lui devais. Elle m'avait sauvé la vie.

Ma femme et mon fils sont morts. Les enfants furent les premières victimes. Quand mon fils a cessé de respirer, je me suis littéralement écroulé, épuisé par les innombrables veilles destinées à le protéger. Cela n'avait servi à rien. Un court instant de somnolence et ils le déchirèrent. Ma femme s'est pendue.

Quand les insectes atteignirent leur taille actuelle, les gamins avaient disparu, exterminés. Aucun enfant ne l'attendra chez elle en vérité. Mais je voulais croire que mes actes signifiaient quelque chose.

Je me dirigeais à l'instinct. Les noms des rues avaient été effacés. Les bestioles cultivaient les labyrinthes. Elles s'y ébattaient à leur aise, prélevant les proies égarées dans l'entrelacs des maisons à l'abandon. Je suivais les venelles qui fuyaient dans le noir.

Elle s'était blottie entre mes bras. Les sens en alerte, je sentais, en avançant dans le noir, sa robe légère effleurer mes cuisses. Elle était belle et frêle. J'imaginai le désarroi dans lequel serait bientôt plongé son mari. Et ses enfants. Mais ils sont morts. Par centaines, par milliers. Leurs cadavres avaient gonflé au soleil. Personne pour les ensevelir. Ils avaient eu peur de des-

endre dans les rues pour relever les malheureux tombés sous les coups répétés des insectes. Ils s'étaient amoncelés sous nos yeux, au point que nous ne pouvions plus jeter le moindre regard sans voir la charogne avalant la charogne. Et j'ai fini par apprendre à marcher, aveugle, sur les corps en putréfaction. À ne plus sentir l'âcre odeur de la mort.

C'était une vie étrange, inattentive, sans le moindre repère, sous le régime de la plus grande terreur. Intime paradoxe, celle que je portais m'apprenait que j'existais. Elle m'enseignait à présent l'idée la plus haute de la vie : savoir mourir. À trop vouloir survivre, nous étions devenus des insectes.

Une lune ronde infiltrait un halo de nuages et se répercutait mollement sur les toits de Cyrtha. Les nuits sont parfois si calmes qu'on entend au loin les branches des arbres craquer. Le bruit de mes pas dansait sur le silence de la ville morte.

Je marchai vers ce vieil immeuble.

Des lézardes parcouraient la bâtisse, qui s'élevait, solitaire, au milieu d'une rue à l'abandon.

Je pénétrai avec ma compagne ces lieux inhospitaliers.

L'escalier esquissait un sourire sans dents ; les marches avaient basculé dans le vide.

Elle habitait au troisième étage. Je l'ai lu sur une boîte aux lettres.

J'avalai marches et paliers.

La porte.

Un homme, la trentaine, l'ouvrit. Il nous dévisagea longuement. Le silence régnait dans l'appartement, comme dans la ville. Pas d'enfants. Et j'ai pu en douter. Mais lui, il se sentira très seul maintenant.

— C'est votre femme.

— Et alors ?

J'avais escaladé trop vite l'ignoble escalier. Mes oreilles bourdonnaient, et je ne devais pas avoir bien entendu. Il se tenait sur le seuil de son minuscule logis, les yeux chassieux, la mine défaite.

— C'est bien votre femme ?

— Oui, et alors, répondit-il, venimeux.

— Je l'ai retrouvée dans une rue. Elle porte votre nom et c'est...

— Qu'est-ce que ça peut bien faire puisqu'elle est morte ! hurla-t-il. Morte ! Vous m'entendez ! Morte !

Il claqua la porte.

La cage d'escalier tourbillonna. Le vent brûle. Le vent brûle.

Je la serrai contre moi et je me mis à descendre, descendre, descendre.

*Le messenger*



Imtihane observe la sphère, quête une réponse, n'obtient rien. Quelle bête ! Elle ne le renseignera pas sur les mobiles de sa mission. Tout le monde le sait, les machines ne discutent pas. Les machines travaillent. Lui-même a-t-il jamais rien accompli d'autre ?

Imtihane file dans la salle de bains et claque la porte derrière lui. Il se voit dans le miroir : un début de calvitie grimpe à l'assaut de son crâne ; plus bas, ses mains tremblent. La sphère l'a suivi.

Il pense à sa vie. Élève moyen, étudiant solitaire, employé falot. Pas d'amis. Pas de femme. Il a gravi les échelons de sa profession par dépit, par renoncement, devenant très vite une couleuvre.

Et maintenant ?

Un complot. Un complot de l'État. Avec l'aide de leurs scientifiques, ils mettent au point des machines redoutables pour filer leurs meilleurs fonctionnaires. Vingt ans à la Banque de Cyrtha. Et il accomplit toujours sa tâche avec zèle. Il prête aux riches, aux pistonnés, aux dignitaires du régime. Les pistonnés tra-

vailent à ses côtés, les riches possèdent la banque et les caciques du pays chapeautent les deux premières catégories. Dernier maillon d'une longue chaîne, Imtihane obéit aux ordres. Il n'a donc rien à se reprocher.

La sphère pivote, puis décrit une lente ellipse autour d'Imtihane, qui baisse la tête d'instinct. Elle circonvolutionne au-dessus de son crâne dégarni. Puis elle grésille comme un vieux 78 tours.

— Je suis Dieu, déclame-t-elle, théâtrale en diable.

Elle répète les trois mots une dizaine de fois.

Imtihane s'habille à la hâte et sort. Il a enfermé la sphère dans son appartement. À double tour.

Dans la rue, le flot intense des badauds le surprend. Ils marchent à ses côtés sans le voir. Si la machine me suivait encore, ils ne couleraient pas autour de moi sans clameurs. Rassuré, Imtihane respire.

Pendant des heures, il déambule dans les rues étroites de Cyrtha, sillonne les artères circulaires de la ville de pierre.

C'est un coup de ce tordu de Brahim. Il n'y a pas d'autre explication. Son collègue Brahim cherche à l'évincer. Jusqu'à présent, il a déjoué ses plans, évité les traquenards, démonté ses machinations. Depuis quelques semaines, Brahim essaye même de le faire passer pour fou. Il prétexte des oublis continuels, des erreurs de calcul, des caisses mal bouclées. Le chef du personnel cherche à le renverser. Acoquiné avec le gouvernement, il le désigne à la vindicte bureaucratique. Maintenant la Force militaire, la police politique, le talonne avec une invention démoniaque.

Imtihane entre dans un bar.

Le patron astique son comptoir avec un chiffon crasseux. Imtihane commande une bière, l'engloutit. Il en prend une deuxième. Dehors, le muezzin gueule à la prière. Les fidèles commandent de nouvelles bouteilles. Il lève les yeux et regarde devant lui. Derrière les alcools et les spiritueux, un miroir antédiluvien l'observe. Il s'étouffe avec sa bière.

— Vous la voyez, dit-il au barman qui cherche déjà à effacer avec son chiffon les preuves de son étonnement.

— Quoi ?

— La sphère, répond Imtihane non sans émotion.

Le barman, sarcastique :

— L'éléphant rose.

— La boule.

Le barman :

— On peut la perdre en buvant trop.

— « Je suis Dieu »...

— Et moi Ben Laden.

— Elle le dit tout le temps. Écoutez !

— Vous seriez pas un brin islamiste ? Moi, j'm'occupe pas de politique. Et puis si je vends de l'alcool, j'ai aussi donné de l'argent pour construire une mosquée. Mon frère, j'ai même offert un couscous pour tous les pauvres du quartier.

— C'est le gouvernement.

— Mon oncle est colonel, et j'ai voté pour notre bien-aimé Président Boutefeu.

En signe d'allégeance, il passe un coup de serpillière sur le portrait du hiérarque.

— Je suis un bon patriote, tonne le barman. Que Dieu les maudisse, ces égorgeurs !

— C'est le gouvernement qui me pourchasse. J'en suis sûr.

Le barman lève les bras au ciel :

— Trop compliqué pour moi. Je vous demande de sortir.

— Elle est là, au-dessus de ma tête.

Le barman :

— Je vous crois, oui, je vous crois. Mais je vous demande simplement de sortir.

— Vous ne la voyez pas ?

— Mais si. Mais si. Je ne veux pas avoir de problèmes, c'est tout. Sortez, s'il vous plaît !

Imtihane sort. Le barman souffle enfin. Il y a beaucoup trop de cinglés en liberté. Par les temps qui courent...

Imtihane s'écroule sur son lit. L'inépuisable objet tournoie dans la pièce. Il réfléchit pendant quelques minutes, le regard dans le vide, puis se dresse sur ses jambes. Il galope vers la cuisine. Il ouvre un placard, se saisit d'un vieux balai qui traîne là depuis des lustres. Le ménage n'est pas son fort. Il soupèse le manche en bois, met un pied dessus, appuie de toutes ses forces, en vain. Satisfait, il retourne dans la chambre et, arme en main, bondit sur le lit. La sphère virevolte un peu, puis s'immobilise à cinquante centimètres de son crâne. Il

lève son bâton, attend, puis l'abat à toute volée. Son effort l'a contraint à fermer les yeux. Il maintient ses paupières closes dans l'attente de l'explosion.

— Je suis Dieu.

— Merde ! Merde !

Il prend son bâton et assène de nouveaux coups. Elle se dérobe avec une facilité déconcertante. Il s'épuise en moulinant dans le vide. Las, il abandonne son bâton de pèlerin et se laisse choir sur le lit.

Le soir même, il s'endort sous l'œil vigilant de la sphère. Il rêve. Il se balade. Dans les rues circulaires de Cyrtha, il croise Brahim. Brahim, chaleureux, lui serre la main et l'entretient d'une divinité. Elle veille, elle veille sur leurs nuits, leurs songes. Elle exerce sur leurs vies une emprise implacable. Brahim a peur. Imtihane ressent de la compassion pour son collègue, un peu comme pour un condamné à mort. Brahim s'éloigne. Il disparaît en ébauchant toutes sortes de signes.

Elle veille.

Imtihane regarde sa montre. Les aiguilles tournent en sens inverse. Très vite. Le jour cède à la nuit, la nuit au jour. Il revoit Brahim enchaîné à un poteau électrique. Brahim ricane, entravé par d'énormes chaînes. Son rire grossit comme une vague, déferle sur lui, l'engloutit. Le ciel devient rouge. La sphère apparaît. Gigantesque. Son ombre recouvre les rues de Cyrtha, la ville entière, le monde. Elle tombe sur eux en une chute infinie. Imtihane se réveille en criant.

Il a rêvé, il en est sûr. Bientôt, il se lèvera, se douchera, préparera son petit déjeuner et repartira au tra-

vail comme tous les matins. En arrivant à la banque, il saluera servilement Brahim, accomplira sa tâche du jour avec zèle, puis quittera le bureau à cinq heures. Peut-être s'attardera-t-il dans les rues pour dévisager les femmes, peut-être arrêtera-t-il l'une d'elles sous un prétexte quelconque. Il lui prendra alors le bras et l'emmènera se promener sur la grève. Les mouettes viendront manger dans leurs mains amoureuses.

— Je suis Dieu !

— Je suis fou !

Ce matin-là, il ne s'est pas rendu au travail, ni les jours suivants d'ailleurs. Coincé entre ses draps, il se cloître dans son minuscule appartement. Le courage lui manque. Traîner une sphère derrière lui le terrifie. Son comportement alertera les employés de la banque. On l'internera à la grande satisfaction de Brahim. Il reste donc dans son lit.

Les jours défilent, les semaines, et Imtihane ne quitte pas sa chambre. Parfois, à la nuit tombée, il sort acheter à manger, esquisse ensuite une promenade sur les hauteurs de Cyrtha, longe les grilles du jardin municipal, hume la fragrance des mimosas. Il se ravise bien vite et rentre chez lui. Sa vie se décline sur un mode mineur.

Longtemps, il n'a eu pour toute compagnie qu'une sphère mystérieuse et omniprésente. Longtemps, une voix venue de nulle part.

Il perd la notion du temps. L'immortalité le gagne. Il rit à cette pensée saugrenue.

Il regrette les jours sinistres où il travaillait. À leur

tour, ses regrets lui paraissent dérisoires. Il se recroqueville à la recherche d'une incertaine quiétude. Ne la découvrant pas, il émerge à contrecœur, ouvre des yeux de nouveau-né et balaie la pièce, son monde, du regard. Il ne perçoit rien. Le néant absolu. Il a perdu son combat. L'ombre l'a écrasé comme dans le rêve. Un courant d'air fait claquer l'unique fenêtre de sa chambre à coucher. Pourquoi ne pas y avoir pensé plus tôt ? Il se lève, se dirige vers la lumière. Une vague brise lui fouette le visage. Il se penche et pose un pied sur le rebord.

— Je suis Dieu.

Il se retourne d'un bloc.

— Non ! hurle-t-il. Non ! Tu n'es qu'un tout petit rien. Tue-moi, si Tu le veux ! Réduis-moi ! Je n'acquiescerai pas ! Jamais ! Tu n'es pas ! Tu m'entends ! Tu n'es pas !

La sphère disparaît.

Imtihane s'éloigne de la fenêtre.

Le jour même, Imtihane sort fêter l'événement. Il revoit son barman favori, prend une cuite mémorable et ne reparle plus de la sphère. Dans la semaine, il remeuble son appartement et étrenne de bon cœur un lit tout neuf. Il parvient même à convaincre ses anciens employeurs de l'embaucher à nouveau. Il invente le décès de lointains parents, à l'autre bout du monde, un voyage, et un héritage conséquent — une perspective alléchante pour ses patrons. Au bureau, il revoit Brahim. Il ne modifie pas son comportement à son égard. Il le suspecte encore de lui vouloir du mal.

Au début la vie lui paraît belle, il en profite, mais la routine le rattrape bientôt. Et il tombe en une étrange langueur. Il regrette le temps de la sphère. Lui a-t-elle enseigné quelque chose ? Il ne saurait le dire. Elle lui manque, comme un être cher.

Il se laisse choir sur son lit.

Face à la fenêtre.

*Le naufrage*



cette garce avec son mioche ses yeux bleus comme la mer affreuse qui délivra ces cadavres car ce sont des pieuvres et je les hais comme je hais ce foutu enfant de putain qui pour m'avoir tendu la main croit exercer son pouvoir sur moi

je n'ai pas à prendre ce seau ni à écopper puisque je ne suis pas son esclave l'esclave de personne d'ailleurs qu'il le fasse lui l'homme civilisé avec ses boniments sa morale moi je veux qu'il crève sous mes yeux comme les deux autres et ce maudit rafiot qui ne tiendra jamais qu'il sombre comme le rêve d'un meilleur avenir d'un pays en paix

et il croit m'avoir sauvé

il s'imagine tirer quelqu'un de la flotte pour le sauver tu parles ces enfants piaillant comme chats-huants cette engeance putride personne ne les sauva damnés enfants du bateau *Cyrtha* nom prédestiné comme tous les noms

et je m'habituerai jamais à ces vagues qui prennent le visage des putains qui vous mettent au monde pour

vous engloutir la mienne me foutait des coups de pied  
au cul Elle ne m'aimait pas Elle préférait mon cadet  
jamais pu le blairer lui

la salope la salope dont on ne peut dire de pareilles  
insanités je m'en fous

et je lui ai dit je ne veux pas me servir de ton seau mais  
il ne comprend pas il pense me voir mourir en pre-  
mier lui

lui qui ne tardera pas à rejoindre les poissons j'aurais  
pu la tuer si seulement Dieu m'en avait donné la force  
pas de place pour tout le monde sur cette foutue terre  
un charnier ce naufrage les corps flottaient par cen-  
taines de mille ils appelaient ça du terrorisme tu  
parles pouvaient bien tous crever les animaux

à dix ans Elle me filait des dérouillées à en mourir parce  
que son chien oui nous étions des chiots accomplissait  
tous ses désirs

Elle désirait sans fin des pieuvres je les hais je rêvais de  
les enfermer dans leur chambre de mettre le feu de  
rester là à écouter le doux crépitement des corps se  
consumant car ce sont des putes on nous prescrit de  
les purifier par le feu ces salopes vagissantes elles veu-  
lent à tout prix vous recouvrir de leurs bras de leurs  
jambes si longues si longues avec tout au bout bien au  
fond des algues des centaines de milliers d'algues  
putrides gluantes impossible non impossible de la  
naissance à la mort de s'en dépêtrer à moins d'y  
mettre le feu

et que de grands brasiers trouent la nuit et lancent  
contre le ciel leurs flammes sanguinolentes et brû-

lantes magnifiques et scintillantes qui se riront de  
l'incendie du monde Sa création  
et s'il pense que je suis fou je lui enseignerai à se fier  
aux apparences le monde se lit en surface et ma folie  
est cultivée depuis que l'homme est homme  
je t'enseignerai comment on tue sa mère son père et  
les gamins qui se promènent dans la rue parce qu'ils  
ont l'affront de vivre de s'amuser pendant que notre  
guide sue sang et eau pour que nous puissions pro-  
fiter de ses bienfaits de la lumière du jour de l'eau  
profonde non encore polluée par ces salopes  
trois jours que je n'ai rien avalé trois jours pleins  
comme une femme  
c'est comme si l'on m'arrachait les entrailles et que les  
vers qui me rongent de l'intérieur me ressortaient par  
la bouche  
j'aimerais bien savoir ce qu'il a dans le ventre lui je  
pourrais peut-être l'étripper pour y regarder de plus  
près  
moi aussi j'ai escaladé ces maudits couloirs tout seul  
moi aussi je me suis hissé à la seule force de mes bras  
pendant que lui roupillait dans son rafiote comme un  
singes je l'ai bien vu il ne manifestait pas l'intention de  
me sortir de cette mélasse c'est clair et maintenant  
nous n'avons plus rien à manger  
ils rampent toute leur vie dans l'espoir de rencontrer  
l'amour les pourceaux j'ai rencontré Dieu moi Lui n'a  
rien à branler de l'amour Lui  
et puis pourquoi n'avait-Elle pas des yeux comme tout  
le monde Elle l'Impure et son gosse qui avait volé ma

place Il m'avait pourtant élu entre tous Elle ne sut pas  
le voir regarde ouvre-les bon sang j'étais sa lumière  
front ceint de l'auréole je marchais pour leur ensei-  
gner sa Loi ma mission encore même si la route est  
longue la voie étroite j'ai déjà commencé  
et je poursuivrai mon œuvre ce sont des fornicatrices  
et d'elles tous nos maux découlent je le sais par la  
main de Dieu toi tu périras dans les flots tu t'enfon-  
ceras dans les abîmes cuisses ouvertes offertes et Elle  
me réveillait sois sage me disait-Elle prends soin de  
moi seul dans sa chambre avec Elle  
viens vers moi me chantait-Elle viens appelait-Elle son  
enfant viens  
et je regardais les algues brunes et leur cortège de sor-  
celleries  
je m'en suis sorti tout seul comme un grand elles cor-  
rodent tout ce qu'elles touchent de la paralysie je vous  
le dis car à la nuit tombée j'ouvrais la porte de ma  
chambre pour laisser entrer la Mort maintenant je  
n'ai plus peur de rien j'ai pu grimper tout seul comme  
un grand respirait-Elle  
et sur le pont du navire ils me regardaient ils m'appe-  
laient nous t'aimons chantaient-ils  
et dans ses yeux se lovait toute la beauté du monde  
toute la beauté qui m'avait été interdite la mère et  
l'enfant je les poussais si doucement si tendrement  
qu'ils burent l'eau qui les avalait

*Fort Lotfi*



Perché sur un tabouret, l'œil grand ouvert, l'adjudant Rahim ressemblait à un vautour.

Réda releva la tête et regarda le borgne au profil acéré. L'adjudant Rahim se tourna vers lui.

— Tu le rencontreras un jour, lui dit-il.

Il parlait de l'énigmatique commandant El Ghafour, m'expliqua Réda Sayad.

— Où ? demanda Réda.

— Il décidera du lieu.

— Quel genre d'homme ?

— Dieu seul le sait.

— Vous ne le connaissez donc pas ?

— Je suis assis à sa gauche.

— Je ne comprends pas.

— Je m'occupe d'exécuter ses ordres, de sorte que tout se déroule pour le mieux ici-bas.

— Qu'attend-il de nous ?

— D'eux, rien... de toi, par contre...

— Il me connaît ?

— Il t'a remarqué.

Réda Sayad me le confirma par la suite, le commandant El Ghafour l'avait observé pendant que le soleil l'écrasait. Trois longues heures ! La performance ne pouvait échapper au commandant El Ghafour, rapportait un adjudant Rahim assis dans les soubassements du fort.

Réda Sayad connaissait ses camarades, il ne remarqua pas l'intrus. Au dire de l'adjudant Rahim, El Ghafour, capable de toutes les métamorphoses, pouvait se transformer en âne. Le sous-officier n'exagérait-il pas le pouvoir de son supérieur ? Le visage dans l'ombre, il magnifiait l'homme des sables. Pourtant, l'adjudant lui-même subissait la mue et, sous les yeux de Réda, prenait des allures de volatile se déployant sur les parois de la chambrée.

Quand Réda s'écroula sur la pierre rouge et brûlante de la caserne, deux soldats le portèrent dans les entrailles de la terre.

— Je repris vie dans une tombe. Un vautour se pencha sur mon lit. Je fermai les yeux de peur d'être éborgné par son bec. Je vomis ma honte.

Il tira sur sa cigarette. Son visage carré, ses cheveux drus et noirs, ses yeux bleus émergeaient entre les volutes de fumée. Il avait changé, en dépit des apparences.

— L'adjudant Rahim m'exhortait à partir, dit-il.

La mer fluait sous le bleu écru.

— À désert.  
Je ne le crus pas.

Plusieurs générations de soldats, devenus bâtisseurs, enfouirent le fort Lotfi dans la pierre. Un réseau inextricable de boyaux couvrait une superficie de plusieurs hectares. Ordonnées selon quatre grands axes, reliant les points cardinaux aux points collatéraux, les galeries souterraines formaient une rose des vents engloutie comme un continent mythique. De petites passerelles, dont le compte exact se perd, reliaient les bras principaux de la croix. Réda Sayad se réveilla dans l'un de ces innombrables conduits qui abritaient des lits, des communs ou des remises à outils, selon les besoins de l'immense toile.

Une ville se terrait, à l'abri des regards. De multiples issues, camouflées, offraient un accès facile mais invisible qui permettait au fort Lotfi de communier avec le désert. Réda en parlait comme s'il eût évoqué une personne. Autonome, tapi dans l'ombre, le fort Lotfi vivait. Une installation électrique des plus modernes prodiguait de la lumière aux termites. Personne ne connaissait toutes les ressources du dédale. Personne n'aurait pu dire jusqu'où conduisaient certaines galeries, combien de niches, de caves, d'excavations s'incrustaient dans la roche rouge.

*Nous nous dressions face au drapeau algérien. Le soleil nous emplissait de sa violence. Prière assenée dans le feu, le borgne répétait le nom de l'obscur. Je vis ce commandant dont il parlait, El Ghafour. Il galopait sur une étendue infinie de pierres. Il hennissait, ruait dans les limbes de ma conscience, et se cabrait, sabots martelant l'insolation. Hayat, ma fiancée, vint en pâture à ma folie.*

— Hocine, je t'écrivis cette lettre pour me délivrer et remettre entre tes mains ce poids d'intolérable. Par le subterfuge, je tentai de me débarrasser de l'insignifiance. Le monde m'accablait ; je te le présentai, espérant en éloigner la dévastation.

Réda Sayad détourna la tête. Sa découverte l'éprouvait. Il quémarda une cigarette. Je poussai mon paquet vers lui. Le ressac noya la combustion du soufre. La brise cassait les herbes séchées par le soleil de juin ; elles poussèrent, du temps de leur vigueur, sur les pentes sablonneuses (petites dunes aléatoires, qui dévalaient vers la plage, tout juste derrière le bar où se tenaient les clients assoiffés d'amertume, ivres de chaleur et d'embruns).

Sur la grève de Cyrtha, notre ville, deux enfants couraient un chien. Ils portaient des pantalons en toile de Chine, dont le bleu intense, de connivence avec les profondeurs marines et le sable jauni, s'élevait en tourbillons autour de leurs jambes. Ils se prêtaient à une sorte de danse qui les confondait avec le soleil.

Moi, Hocine, je me souvenais du courrier de Tindouf. Avide d'exotisme, de Sahara, je l'avais parcouru.

Je repêchai la bouteille et rejetai le message. Je manquai l'appel.

— L'idéal eût été de vivre dans l'innocence et le mensonge. Faire fi des apparences, poursuivit Réda Sayad.

Rien n'est moins certain. En ce 28 juin 1996, j'écoute le récit de Réda Sayad et le ressac. Fils d'une même étoffe, les deux s'entrelacent dans mon esprit. Demain, je serai emporté par le tourbillon de l'histoire. Demain, ballet étrange, le monde se recomposera. Les danseurs de feu entameront une nouvelle chorégraphie.

Devant nos yeux, immergé en partie dans la mer, un rocher d'une vingtaine de mètres de hauteur se dressait comme un guerrier antique. Sur son faîte, une cassure. Tête fêlée, le soldat de granit surplombait l'horizon d'acier blanchi.

Réda Sayad reprit :

— Comment exister face à cette pierre partagée par le temps ? Seule la mort comprend la mort. Et nous vivons, Hocine, nous vivons. En dépit de nous, nos cœurs battent. Notre sang circule, liquide, translucide.

Il se tut.

Par-devers lui, j'existais pour ne pas sombrer dans ce désespoir qui émanait de sa personne comme d'un astre mort. Essayait-il, derrière les mots, de se dérober une fois encore ?

Réda leva la main droite :

— Je dirai tout, en mon âme et conscience.

Il se mit à rire. Il ajouta :

— Je vis des créatures surnaturelles.

La mer ondulait comme une danseuse ivre et se brisait, sous le vent, en éclats mousseux. La lumière se découpait en paillettes et tombait : taches bleues et mordorées étreignaient l'azur et le sable, jetaient entre moi et le récit flottant de Réda un voile intemporel. Son histoire nageait dans l'entre-deux d'une révélation.

Si Abderrahmane, mon grand-père, blessé au cours de la bataille du mont Cassin, crut voir, lui aussi, des espèces particulières pendant son coma.

En 1943, le typhus ravageait Cyrtha et les autres villes algériennes. La misère conduisait vers les cimetières autant que la maladie. Pour échapper aux fléaux, mon grand-père rejoignit le corps expéditionnaire français. Des milliers d'indigènes se battirent pour la France libre et républicaine.

— La perspective de manger et d'échapper aux poux poussait les Arabes à s'enrôler aux côtés des Romains. Embarqués sur la mer Méditerranée, ils accostèrent en Italie où d'autres Romains les attendaient, racontait mon grand-père.

Dans leurs esprits affaiblis par les fièvres et la faim, les ennemis des deux bords se confondaient. Ombres pâles, certaines les nourrissaient tandis que les autres les canardaient. Ils buvaient du thé froid, mangeaient deux fois par jour, écoutaient des discours qui parlaient de fraternité entre les hommes. Étaient-ils des hommes, eux, les gueux, les pouilleux infestés, à qui l'on interdisait les plages où de jeunes adolescentes frétilaient sous le soleil ?

— Nous pensâmes l'égalité plus contagieuse que la peste. Nous nous battions en hommes, croyions-nous, disait mon grand-père.

Une paroi de granit plongeait sur une centaine de mètres. Plus bas, un filet d'eau courait sur les galets. Autour d'eux, trois pics enneigés se tenaient debout sous le ciel bleu. Deux nids de mitrailleuses allemandes dominaient les gouffres : les balles pleuvaient. Depuis une semaine, l'artillerie alliée pilonnait leurs positions. Des avions tournoyaient dans les brumes, sous le vent, ailes fragiles et argentées, milliers de points noirs. Ni les tirs de mortiers ni les bombes ne venaient à bout des unités de la Wehrmacht encastrées dans la pierre. L'infanterie enfoncerait tout ça.

Les soldats, Arabes et Noirs, se tenaient au bord du précipice. Sur leurs têtes ciselées, un vautour dérivait en cercles concentriques. Aspiré par un courant d'air froid, le rapace glissait, planait sur les eaux glacées, puis remontait sur l'écume chaude, délivré.

Transformés en alpinistes, les indigènes progressaient par paliers, comme des fourmis, en rangs serrés, mais les lignes noires divergeaient souvent.

— Les mains en sang, nous progressions entre les rafales de vent, se rappelait Si Abderrahmane, mon grand-père.

Deux soldats tombèrent, sans un cri. Il les vit voleter comme des pantins désarticulés.

Ils escaladaient la falaise en attendant la mort. Une cinquantaine de mètres les séparait encore du premier nid de guêpes. Le sommet du mont suivait les fourmis noires sur l'ocre de la roche. Le vautour jeta un cri, rauque. Un soldat lança une grenade. L'engin manqua sa cible, rebondit, explosa en plein ciel. Le lanceur se recroquevilla : le sang rougit la pierre, puis goutta sur les cheveux et les yeux de ses compagnons de cordée.

Muscles de fer, nerfs tendus, Si Abderrahmane s'accrochait au djebel comme au dernier degré de son bonheur. Ses bras et ses jambes, mus par un mécanisme inexorable, le portaient vers les cimes, en dépit de son cerveau qui l'assurait de sa fin prochaine. Bras antagonistes du compas, sans point de rencontre, rayon et circonférence introuvables, le corps et l'âme divergeaient. Le vautour, imperturbable, pour voler obéissait à des lois : gravité, équation des liquides et des masses. Si Abderrahmane progressait, et cela tenait du miracle. Les officiers romains admiraient l'agilité simiesque des indigènes. Les poux cheminaient lentement sur l'échine du mont. En haut, un monastère, des moines y contemplaient la face de Dieu.

— Allah Akbbar ! hurla une vermine en tombant.

— Rien à dire, ils savent mourir, commenta un officier romain.

Grand-père crut entendre chanter le ruisseau, encaissé dans les gorges. Son enfance passa. Cyrtha offrait de semblables points de vue : ravins redoutés, abîmes délétères.

Dernier rejeton d'une longue lignée, Si Abderrahmane ne connut pas les errances de la tribu. Les Romains, racontait-on, l'avaient délogé d'un éden de chimères où, semble-t-il, abondaient les orangers et les champs de blé vert. Les épis ondoyants ne mimaient-ils pas les saccades inachevées de la mer ?

Une partie de la famille se réfugia dans les montagnes et rejoignit ainsi l'autre branche de la tribu qui avait fui devant l'invasion musulmane. Le reste de la smala heurta les rives de la ville de pierre. Les grands-parents de Si Abderrahmane s'installèrent à Cyrtha dont l'histoire glorieuse, toute de conquêtes et d'asservissements, se perdait entre les lignes de récits contés par un griot sur la place du marché.

Au contact de la ville, les oncles de Si Abderrahmane prospérèrent et, gagnés par la civilisation, s'amollirent. Leurs enfants épousèrent les mœurs et coutumes des Romains, s'abandonnant aux délices d'une vie contemplative, bercée par le chant d'une Andalousie défunte, autre continent englouti sous le poids de sa grandeur.

Énigme de la nature dont les fruits, arrivés à maturité, s'ils ne sont cueillis, finissent par tomber entraînant dans leur chute les branches et l'arbre. Folie générée par la contemplation du cèdre mort et de son antique grandeur. Médusés, les Arabes se perdaient dans leur passé au point d'en délaissier le présent. Ainsi, les cousins, pris dans les rets andalous, fascinés par la force des Romains, oubliaient l'errance passée et vivaient d'expédients.

À bord d'énormes camions, pendant trois jours, ils avalèrent un millier de kilomètres.

Les appelés observèrent la lente transformation des paysages, la désagrégation des plaines, l'émergence des hauts plateaux, la naissance de vastes étendues sablonneuses, hérissées, çà et là, de touffes d'armoise blanche.

Statue amputée, le borgne — sur son œil droit, un bandeau — marchait devant ses hommes alignés.

— Au garde-à-vous ! hurla Rahim.

Il ajouta en arpentant l'immensité :

— Jusqu'à ce que le commandant El Ghafour fasse son inspection.

La hampe du drapeau se perdait dans le ciel, très haut. Deux ou trois tentes, couleur vert bouteille, plantaient dans la pierre et la poussière un semblant de campement militaire. La caserne se confondait avec le désert, les lignes de partage se perdaient, brouillées par la chaleur, anéanties par le rayonnement implacable.

Entouré de jeunes soldats fatigués, Réda Sayad attendait.

Descendus des camions de l'armée, les *djounoud* posaient les pieds sur de la pierre. Rien ne poussait sur la Hamada du Draa, un plateau rocailleux. Les tamaris, vastes, solaires, peuplaient en général le lit des oueds asséchés.

Le fort se situait au nord de Tindouf, à l'est de la frontière marocaine. Le sable s'accumulait depuis des

millénaires dans les ergs ; et les dunes encerclaient Tindouf.

Les soldats rencontraient le sable quand les vents soufflaient du sud-ouest. Porté par une tempête sèche qui opacifiait tout, gommait les contours, il effaçait les êtres dans une nuit indestructible de plusieurs jours. Les hommes se terraient comme des bêtes. Ils espéraient ne pas verser dans la folie de ceux qui s'avancèrent nus, dans le tourbillon, poussés par l'envie de dialoguer avec le simoun. On les retrouve plus tard, étendus sur la roche, morts d'avoir désiré se confondre avec le désert.

Réda Sayad, sous le soleil, ne pensait qu'à une chose : revenir. Revoir sa fiancée, Hayat, la prendre dans ses bras, car ici rien de tout cela n'existait ; les hommes eux-mêmes se perdaient dans l'indéfini. Il revit son visage, ses yeux sombres qui lui intimaient de l'attendre.

Deux hommes émergèrent du néant. Ils portaient dans leurs bras des câbles électriques, une boîte métallique, et deux haut-parleurs qu'ils déposèrent devant le mât. L'un, longiligne, maigre, bouffé par le sable, ressemblait à ces anciens fragments de roche, sculptés par les ans, qui parsemaient le Sahara, témoins muets de l'absence. L'autre, court sur pattes, râblé, ne cadrait pas avec les lieux, importé et posé là sans souci de forme.

Ils s'affairèrent.

Pendant ce temps, l'adjutant borgne surveillait la soldatesque rendue fébrile par l'exubérance lumineuse. De la musique se propagea dans l'atmosphère limpide et chaude du fort.

— Salut aux couleurs ! aboya l'adjutant.

Les soldats, à leur tour, se redressèrent, le bras droit replié, le tranchant de la main posé contre le front, la paume face au ciel.

Les deux hommes déplièrent un drapeau, le fixèrent au câble qui tombait du mât et le hissèrent. Il s'éleva dans le ciel en suivant les notes abruptes de l'hymne national algérien. Lorsque la musique cessa de retentir, la troupe se détendit. Certains soldats relevaient leurs casquettes, d'autres commençaient à discuter, assurés de pouvoir bientôt se reposer.

— Je ne vous ai pas ordonné de rompre les rangs ! hurla le borgne.

La troupe se figea dans la crainte.

— Au garde-à-vous ! Vous attendrez le commandant El Ghafour, vous m'avez compris ? Compris ? répéta-t-il en criant. Je ne vous entends pas !

— Oui ! lança la troupe en chœur.

— Oui, mon adjudant ! reprit le borgne en trépiignant.

Satisfait, il fit un signe de la main aux deux hommes, près du mât. La musique retentit à nouveau, martiale. Le drapeau s'éleva.

Des heures durant...

Un commandant El Ghafour, mi-homme mi-cheval, tourbillonna dans la caserne. À sa droite, une gueule de fennec, sur un corps humain, riait de les voir se liquéfier sous le soleil. Ravi par le spectacle, l'animal tor-

tillait sarcastiquement du museau. Plus loin, un pan, ébloui de lumière. Flûte au bec, il interprétait pour la cent millionième fois l'hymne national algérien. Les trois personnages constituaient une troupe agitée comme un rêve grossier.

Vint une danseuse.

Une robe bleue lui moulait le corps, dessinait le galbe de ses cuisses, épousait sa taille, enveloppait une poitrine fière.

Elle dansait sous le soleil.

Figés, les soldats suivaient la remontée du drapeau dans l'ignorance du commandant El Ghafour et de sa suite. Seul Réda, en proie à toutes les illusions, suivait le spectacle de son délire.

Elle laissa tomber le voile. Sa nudité éclata. Lascive, elle ondulait. D'une main, elle se caressait les seins en ne le quittant pas des yeux. Sa main palpait son ventre, glissait sur ses hanches, s'introduisait entre ses cuisses, allait entre ses fesses. Réda suffoquait de la voir se tordre en tous sens.

Elle s'allongea sur la pierre chaude du Sahara.

Elle écarta ses jambes, dévoilant à Réda son sexe. Le contraste avec la blancheur de ses cuisses le blessait. Réda suivait la main de la jeune femme dont les doigts fins exploraient le bas-ventre. Ils ressortaient humides. La lumière se décomposait sur ses ongles blancs, liquides.

Offerte, la chair fascinait Réda. Il s'accrochait aux doigts agiles de la danseuse, réalité dernière avant la dispersion. Il s'immisçait dans l'intime. Il vibrait en elle, avec elle, se confondant avec la femme et le délire.

L'homme à tête de fennec s'approcha de la danseuse. Elle retira sa main et attendit — jambes écartées, bouche ouverte. Il introduisit son museau, frotta la peau douce. Réda reconnut la jeune femme. Elle le regardait. Elle lui parlait.

Hayat hurla de plaisir.

Réda était allongé dans le noir. Le soleil persistait encore comme un vague mais lancinant souvenir. L'absence de chaleur le gênait presque. Étendu sur une couche confortable, où les fatigues du voyage se diluaient, il se demandait s'il avait rêvé cette arrivée dans le désert, et surtout cette stupide attente sous le soleil. Il se souvint du fennec et vomit. Le liquide coula le long du lit, se répandit doucement sur le carreau de la pièce, puis s'arrêta aux pieds du vieil homme.

— Où sommes-nous ? demanda Réda entre deux spasmes.

— Nulle part.

Réda retomba sur son lit. Une lumière diffuse, de faible intensité, maintenait les lieux dans une pénombre propice au recueillement.

Les deux silhouettes se détachaient comme dans un théâtre d'ombres chinoises ; l'une allongée dans le noir, émergeant à peine des ténèbres, l'autre dressée

sur un tabouret, surplombant la petite pièce où quelqu'un d'autre était étendu près de la porte.

— Pourquoi ? demanda Réda.

— Une longue histoire, répondit l'adjudant Rahim.

Mais que désires-tu savoir, au juste ?

— L'attente sous le soleil ?

— Un rite. Une initiation destinée à la bleusaille.

— Inhumain.

Le vieil homme ressemblait peu à l'adjudant qui les avait houspillés devant le drapeau. Il portait pourtant le même et vague bandeau. Son œil unique considérait Réda avec calme.

— Qui est-ce ?

— Le commandant El Ghafour ?

— Le commandant El Ghafour, répéta Réda.

— Dieu seul le sait.

— Il n'existe pas, affirma Réda.

— Dieu ou le commandant ?

L'adjudant se mit à rire.

— Tous les deux existent, j'en ai peur, ajouta un borgne qui ne parvenait pas à réfréner son hilarité.



*Le Cousin*



Jumelles aux poings, le Cousin flinguait quarante cigarettes par jour en épiant ses voisins : les fenêtres de Cyrtha captivaient le Cousin.

Le Cousin ne se nourrissait pas, ou peu : il fumait ses deux paquets de cigarettes par jour, buvait trois litres de café, et reluquait ses voisines sur le point de se coucher.

L'été — saison favorite du Cousin —, elles s'endormaient nues, persiennes béantes sur la nuit et les étoiles. Le Cousin éteignait alors l'unique ampoule fixée au plafond de sa chambre, déplaçait son échelle et se hissait sur son faite. Il allumait une cigarette puis scrutait les ténèbres.

Cyrtha contenait la baie entre deux bras de lumière, puis se repliait sur les collines, corps suspendu dans l'espace.

L'appartement du Cousin tournait le dos à la montagne, et n'affrontait jamais la mer. Le Cousin ne se perdait pas dans la contemplation des masses liquides, ni ne laissait les ressacs l'envoûter. Le ciel, par contre,

se déployait en éventail au-dessus de sa tête et fourmillait d'innombrables lucioles, des étoiles peut-être, il ne savait trop. Ce ciel semblait si étendu, si vaste qu'il provoquait chez le Cousin un sentiment singulier. À force de le contempler du haut de son perchir, il en perdait la mesure. Sa tête pendait dans le vide ; ses jambes, accrochées aux nues, pataugeaient dans le néant. Cela le rendait malade, littéralement. Au bord du vertige, il s'accrochait alors à ses jumelles et abaissait son regard sur les immeubles de son quartier. Sa tête ne tournait plus.

Plus jeune, le Cousin n'était pas obnubilé par sa quête de l'instant. L'intimité des habitantes de Cyrtha ne présentait pas encore ce caractère obsessionnel dont la tyrannie le clouerait des nuits durant sur le dernier échelon d'un escabeau. Il se rendait au lycée, étudiait presque — son intelligence était pratique et non théorique —, courtisait les jeunes filles de son âge, sortait avec ses amis et n'eût jamais pensé se retrouver un jour le nez collé aux vitres. Il aimait les bains de mer, les parties de football dans les rues, les balades au crépuscule quand la lumière, incandescente, explose en paillettes mordorées.

Comme beaucoup de jeunes Algériens, le Cousin n'obtint pas son bac. Tombé en chômage, il erra dans les rues de son quartier, rencontra des compagnons d'infortune et les suivit, oisif, sur la pente désenchantée d'une vie égale, terne, dont la pesanteur le broyait. Il se fourvoya dans le dédale de Cyrtha et abandonna

ses dernières illusions comme on perd ses plumes sous l'ardeur solaire.

Les bordels de la ville turque furent, pendant des mois, ses demeures de fortune. Comment se procurait-il l'argent nécessaire à son vice ? À Cyrtha, le rumeur prit et s'étendit comme un incendie qu'il vendait de la drogue devant les écoles, empoisonnant nos enfants, nos chers et purs enfants pour pouvoir s'envoyer en l'air avec ses putes

car ce sont des pieuvres

et il n'y en a pas une pour racheter les autres

non pas une

nous les haïssons comme nous haïssons ce foutu enfant de putain qui pollue notre cité

elles ne respectent rien

des profanatrices dont il faut laver l'infamie afin que notre nation

celle que Dieu dans Son infinie sagesse, en Sa gloire éternelle, nous ordonne de protéger

puisse renaître de ses cendres

non celles dont elles se recouvrent le visage masques noirs de la corruption régnant dans leurs cœurs et dans ceux de nos filles

qui se donnent à son espèce catins oui catins tout le monde vous le dira ce ne sont que des pieuvres

puisque

le Cousin, lui, ne s'embarrassait pas de scrupules, loin de là. L'argent lui ouvrait les portes de l'éden charnel où toutes ses fatigues se diluaient, où ses forces,

tendues à vif, se débandaient entre les cuisses d'une femme.

La matrone qui gardait le bordel où il se rendait souvent avait vu d'un mauvais œil la venue d'un client aussi jeune. Les habitués de la maison, ils se comptaient par milliers, avaient l'âge honorable des perversions : les uns se déniaisaient à trente ans (Cyrtha est en terre d'islam, il ne faut pas l'oublier), les autres exploraient les arcanes d'une juvénilité perdue à jamais, puisque en cette chienne de vie rien ne se retrouve, ni les années ni les amours. « Qui ne s'est fait sucer la substantifique moelle pendant sa jeunesse se retrouve, la bise venue, fort dépourvu. » Le Cousin aimait les proverbes. Son unique trésor : un vieux Larousse dont il compulsait les pages centrales avec une frénésie identique à celle qui le poussait à sombrer entre les jambes des catins de Cyrtha.

Et c'est bien ce langage qu'il tint à la dame. N'en pouvant plus d'aise, elle lui ouvrit les portes de son claque.

Le Cousin ressemblait à un acteur de cinéma. Égyptien. Les putains se l'arrachèrent. Il ne faut pas minimiser la violence des réactions qu'il provoquait en arpentant les couloirs assombris de la maison. Derrière les portes soupiraient ces femmes dont on disait le plus grand mal en ville. Le Cousin n'avait cure de ces malveillances. Il poursuivait, imperturbable, sa réputation sourde entre les murs du plus grand bordel de Cyrtha.

Construit au XVIII<sup>e</sup> siècle, sous le règne finissant de

la Sublime porte, il avait la splendeur d'un palais beylical et les charmes désuets d'une maison familiale. Il s'élevait sur trois étages et entourait un patio où murmurait une fontaine. Prolongées par un balcon, les pièces de la villa surplombaient toutes la vasque frissonnante. L'été, les femmes venaient s'étendre sur l'avancée et, jambes écartées, elles s'éventaient lentement pendant que les clients les reluquaient d'en bas. Cette perspective était l'attraction principale du lieu. Et le Cousin ne se lassait jamais du spectacle. Il s'arrêtait pendant quelques minutes près de la fontaine, sous les fils argentés qui surgissaient perpétuellement en découpant le ciel, là-haut, et les femmes, là-bas, à demi nues, le sexe d'ombre entre les eaux et la fraîcheur du jasmin en grappes sous les balustrades, découpées comme dans un film à pleine vitesse, avec ces sexes d'ombre et d'argent, et l'eau qui ruisselle dans le bassin où parfois il laissait tomber la main pour s'extraire du songe, la morsure du froid l'éveillant.

Pendant ces contemplations, montaient en lui des désirs affolés qui faisaient battre son cœur hors mesure et tendaient sa verge de la même manière, elle et lui hors du temps. Il n'était plus qu'une queue dont le jaillissement se perpétuait avec la fontaine, c'est ce qu'il répétait à ses amis quand il leur contait ses extases. La jeunesse est bavarde. Elle oublie d'enfourer ses secrètes oscillations. Le Cousin omettait pourtant de dire que son excitation parvenait à un tel degré d'incandescence qu'il eût souhaité disparaître dans le ventre de ces femmes qui, à leur tour, le regardaient, un léger

frémissement au coin des lèvres, toujours s'éventant à la même cadence, les jambes ouvertes entre les fleurs et les montants en bois de la balustrade et

elles me, je le jure sur la tête de ta sœur, laisse ma sœur tranquille, je le jure, elles m'attendaient comme vos mères attendaient vos sales trognes après neuf mois de bagne, laisse tomber putain nos mères

la tienne, c'est quoi au juste !

rien qu'elles et moi, et moi qui bandais comme un âne, tu parles, à d'autres, petite bite

branleur !

tu veux la voir ou quoi, ou peut-être que tu veux autre chose, alors dis-le une bonne fois pour toutes, ça va, ça va, si on peut plus parler maintenant, alors je vous disais, mais qu'est-ce que je, tu bandais comme un mulet (ils rigolent, tous)

bande d'enculés !

passe-moi le joint, même pas capable d'en rouler un correct, mais pour baver,

je le jure sur ma tête, ça vous va, sur ma tête, elles me regardaient, toutes, et je

elles regardaient ton portefeuille, donne-moi, mon petit poussin, donne-moi tout, peut-être, mais enfin si on ne peut plus rêver, si on ne peut plus croire à ça,

c'est pas l'amour ça, elle m'a dit quand j'ai voulu la prendre par-derrière, je ne comprends pas, c'est pas l'amour ça, fâchée, vraiment fâchée, elle refusait et m'indiquait le chemin exact, étroit,

le chemin de la vérité, amen, mon frère, aller retour, retour et allez ouste, dehors

le joint, bon sang, le joint et

ils passaient ainsi leurs soirées, partageant le shit qu'ils ne revendaient pas et qui leur permettait de donner libre cours à la parole qu'on leur confisquait chaque jour ; et le Cousin n'ignorait pas que son cas, *son dossier*, comme le répétaient les bonnes âmes de Cyrtha, était instruit depuis des mois. De minaret en minaret, cavalait une parole apocalyptique, lancinante, où les tourments des damnés, le Cousin comptait parmi eux, étaient énumérés avec délectation par les imams. Le Cousin répondait à ses juges par des visites du bordel de plus en plus fréquentes. Il revendait de la drogue jusque devant les mosquées. Quand on voulait le chasser, il répondait que le produit en question n'était pas mentionné dans le Livre, donc licite. Le Cousin pouvait soutenir une controverse théologique avec le diable. Pour peu, il eût persuadé ses détracteurs de sa sainteté, donc prouvé son hérésie. Notre religion ne tolère plus les saints, qu'on se le dise. Ne prétendons plus à l'exemplarité. Un bon croyant est amoral, sinon par essence, du moins par choix. Le Cousin l'avait bien compris, lui qui hantait les murs de la plus belle maison de Cyrtha. Murs derrière lesquels grondaient des volcans.

Et le Cousin tomba dans la plus vilaine débauche. Pendant que ses concitoyens disputaient du sexe des anges, lui les explorait.

Ce fut son plus beau voyage. Il navigua entre des croupes, escalada des mamelons, éprouva l'ivresse des sommets, investit des gorges où coulaient des fleuves

turbulents, connu des échouages insensés. Il faillit bien y laisser sa peau. Les explorateurs ne sont pas des machines. Ils sont sujets aux affections, aux maladies. Mais Dieu lui épargna ces épreuves ; Il fit de son membre le sabre de la foi. À lui seul, le Cousin vint à bout des plus réticentes catins. Il ne faut pas se tromper, les putains ont des pudeurs que les vierges ignorent à Cyrtha. Mais le Cousin porta la lumière en pleines ténèbres. Il convertit à la véritable Loi l'ensemble de la maison. On l'aimait, en ce temps-là. Que dis-je, on l'idolâtrait. On se disputait ses enseignements. Ses compagnes finirent même par ne plus accepter son argent. Le Cousin n'eut plus besoin de vendre son shit. Si l'enfer est pavé de bonnes intentions, alors l'inverse est tout aussi vrai, se disait le Cousin, entouré de ses fidèles adoratrices.

Il commençait à peine à évangéliser le personnel masculin quand la municipalité décréta la fermeture du lupanar. Le Cousin, tout à sa prédication, ne s'était pas aperçu que les imams avaient remporté les premières élections libres organisées à Cyrtha depuis son indépendance. Une prouesse en soi, ce scrutin démocratique, mais qui lui laissa un goût de cendre. Il se prit à regretter les années de plomb, quand les habitants de la cité étaient privés de toute expression ; là, au moins, ils ne risquaient pas de prendre des décisions inconsidérées, ni de porter au pouvoir l'Inquisition ! Et le pire ne lui fut pas épargné *au cousin comme si quelque chose une force ou un charme le poursuivait oh non rien ne fut épargné à ce jeune homme fier que*

*nous regardions le matin quand il allait les rejoindre homme parmi les hommes et qu'à peine le soleil se dressait hors le berceau à peine né le soleil au sortir de chez lui le pas vif leste comme porté par l'écume incandescente qui dégoulinait du ciel et de l'astre en son berceau lui qui brava tous les interdits lui qui ne recula devant aucune armée il marcha vers son destin sous les huées de la foule et seuls ses amis l'acclamaient le portaient en triomphe leur héros et dans le quartier on murmurait son nom comme une sorte de mot de passe ou un talisman le cousin le cousin le cousin quand il revint la veille de la fermeture, histoire de humer une dernière fois l'atmosphère qui berça ses nuits pendant ces nombreux mois.*

Une rumeur, encore une fois, enflait au bout de la rue. Une des nombreuses manifestations qui, depuis plusieurs jours, saluaient régulièrement la victoire des Iconoclastes ; aussi le Cousin n'y prit-il pas garde en entrant dans le bordel. Les temps changeaient. Pour son malheur. Il serait toujours temps de reprendre son trafic de shit. Qu'importe ! il avait bien survécu à deux décennies de régime autocratique ; quelques calamités de plus ne changeraient pas grand-chose à son existence.

Le Cousin allait rejoindre une chambre, à l'étage, où l'attendait une de ses favorites quand cette fois un immense brouhaha se fit entendre ; des cris, des vociférations, des clameurs se propagèrent dans la rue, derrière le portail du clandé, avec lenteur d'abord, comme un frisson, puis comme une vague immense qui reflue sur des centaines de mètres et monte en

hauteur avant de s'écraser sur le rivage avec la puissance et l'éclat de la foudre.

Dans le bordel, les filles, terrorisées, hurlaient. Elles dévalèrent en trombe les marches du grand escalier en bois où il se tenait prêt à rejoindre sa promesse. Elles s'éparpillèrent dans la cour, tournoyèrent autour de la fontaine comme une nuée d'insectes, s'arrêtèrent un instant devant le portail sur le point de rompre sous les coups de butoir de la foule, et reprirent une course vrombissante en direction des escaliers, prisonnières comme des mouches dans un bocal.

Puis ce qui devait arriver arriva : le portail céda.

La suite des événements demeure si obscure, et d'une violence telle, qu'on ne peut se résoudre à la conter. D'ailleurs le Cousin, sur son lit d'hôpital, ne se souvenait plus de rien. Quelques lueurs, parfois, zébraient sa mémoire ; elles le laissaient dans un profond état d'abattement.

Les Algériens décidèrent de s'entre-tuer. La guerre investit Cyrtha l'immémoriale. Sur le champ de bataille, la raison des uns égorgeait la raison des autres. On se trucidait pour l'amour de Dieu, de la Liberté, du Bien, du Beau, du Vrai. On assassinait des enfants pour le bonheur universel. Contents et heureux, on quittait ensuite cette terre pour se reposer dans les vertes prairies d'Allah.

Le père du Cousin, un gendarme à la retraite, rejoit-

gnit les Patriotes dont l'action fut si éclatante, si magistrale que les cimetières et les poches de certains généraux ne désemplirent plus. « Aux innocents les mains pleines », ricanaient les sceptiques en voie de disparition ou d'exil.

Le Cousin demeura seul dans l'appartement. Sa mère, sa sœur et son petit frère vivaient le plus souvent chez ses grands-parents.

Jumelles levées, le Cousin suivait la déesse d'une nuit. Persiennes béantes, Eurydice s'apprêtait à dormir. Il alluma une cigarette. Dehors, la nuit brûlait un alcool délicat. Une odeur de chèvrefeuille montait aux étoiles, insinuante, exaltée par la chaleur de l'été. Le chant des criquets couvrait les exclamations des derniers badauds, en bas, dans la rue. Planté au milieu du trottoir, un lampadaire diffusait une faible lumière. Des chats se disputaient en miaulant sur une poubelle renversée.

L'appartement était silencieux. D'habitude, les parents du Cousin occupaient la chambre à côté de la cuisine. Sur les murs jaunâtres du salon où dormaient sa sœur et son frère, un fusil de chasse et un sabre mangé par la rouille se provoquaient en duel. Quand ils étaient là, sa sœur reposait sur un canapé avachi et son frère sur un vieux matelas en laine, que des années de fréquentation avaient défraîchi et usé jusqu'à la trame.

Quand il revenait de mission, le père exerçait sa tyrannie sur sa famille ; il buvait sa paye et tenait le Cousin pour seul responsable de leur misère. « Tu ne travailles pas. À ton âge, moi, je me démenais comme

un beau diable. Tu me bouffes la vie ! » Et le père frappait, sa mère d'abord, son frère et sa sœur ensuite. Le Cousin s'interposait et recevait sans sourciller son lot de coups. On ne levait pas la main sur son géniteur à Cyrtha.

Mais ils n'étaient pas là, et le Cousin, étrangement, se sentait mal. Il lui semblait que ses aventures, avant la destruction du bordel, n'avaient pas eu lieu, jamais. Il ne se souvenait plus des semaines ni des mois qui suivirent sa sortie de l'hôpital. Cela aussi avait disparu. Quelque chose lui manquait, certainement, mais quoi au juste, il n'aurait su le dire.

De l'autre côté de la rue, la pièce où se couchait sa voisine était éclairée par une lampe de chevet. La jeune femme se savait-elle observée ? Le Cousin ne pouvait l'affirmer.

Elle ôta d'abord ses chaussures, des tennis grises et déchirées. Ensuite, tombèrent les collants noirs, à motifs entrelacés. Ses jambes ne présentaient aucun intérêt. Le Cousin patientait.

Voilà, elle déboutonnait son chemisier. Lente, maladroitement. Elle suspendit son geste. Se leva et se dirigea vers la fenêtre. Merde. Elle allait fermer la fenêtre. Elle se pencha sur le rebord, releva la tête ; ses cheveux longs et souples glissèrent sur sa nuque, ses épaules nues. Elle scruta le ciel et continua à se déshabiller.

Le souffle court, le Cousin la regardait dégrafer son soutien-gorge.

— Arrêtez ! Police !

Le Cousin tressaillit.

Dans la rue, un homme tenait une arme. Son visage disparaissait dans la pénombre. Seul son bras était tendu dans la lumière du lampadaire. Sa faible luminosité conférait à la rue un caractère d'irréalité, presque d'absence. Rien n'avait d'importance, en somme. Le monde se dissolvait dans les ténèbres, et on ne pouvait le retenir.

— Arrêtez ou je tire !

Le Cousin n'abaissa pas ses jumelles. Il vit le flic armer son flingue. Il le vit lever le bras.

— Arrêtez ! Je vais tirer !

Un bruit métallique, insupportable, se propagea dans les airs.

Le Cousin posa ses jumelles sur ses genoux. Un homme était étendu sous le lampadaire. Le Cousin alluma une cigarette et leva la tête en inspirant la fumée. Les étoiles, au ciel, brillaient d'un éclat inhabituel.



*Palabres*



tu m'emmerdes, ça n'existe pas, tout ça n'existe pas  
quoi, t'es fou, et tout ce qu'ils nous disent, c'est pas  
vrai, selon toi,  
et la mort, hein, t'en fais quoi, hein, de la mort  
puisque t'es si malin, alors,  
eh bien rien, j'en fais rien,  
passe-moi le joint et boucle-la, passe-le-moi, tu me  
donnes envie de vomir, passe-le-moi bordel de Dieu  
ah, tu vois, toi-même, tu vois,  
je fais ce qui me plaît, tu comprends, je fais  
chier, voilà, d'ailleurs vous faites tous  
oh oh oh, ne nous insulte pas  
et le coran qu'est-ce que t'en fais, hein, le coran, mon  
vieux, t'as plus rien à dire là  
c'est un livre, voilà, juste un livre  
oui mais de qui, hein, de qui  
eh bien devine  
vous l'entendez non mais vous l'entendez, jamais à  
Cyrtha, non jamais personne n'a  
suffit, t'as assez tété, passe le mégot

vous la connaissez, celle-ci, dites, vous la connaissez  
autant que ta pouffe  
t'es trop con, pédé  
toi-même, et même qu'on t'a vu, sur le boulevard du  
jardin, on t'a vu, ne mens pas  
cause toujours tu m'intéresses, alors vous la con-  
naissiez, oui ou merde  
raconte toujours  
c'est ce type, il va à La Mecque en pèlerinage, c'est un  
gros fumeur de haschisch, comme vous, il n'arrête pas  
le gars il s'en fume vingt dans la journée  
c'est tout, pov'type  
c'est vous les pauvres types  
bref il s'en fume un en regardant les autres pèlerins et  
puis encore un autre pendant que les hadjs tournent  
autour de la  
comment que ça s'appelle déjà leur truc noir et carré  
va te faire foutre Chitane  
Chitane toi-même  
mais t'as que ça à la bouche toi-même par-ci toi-même  
par-là apprends à dire autre chose pour une fois  
voilà le type fume ses joints pendant que ses coreli-  
gionnaires  
pardon, je comprends pas  
moi non plus j'ai pas bien  
ses coreligionnaires, comme nous tous ici  
c'est-à-dire  
eh bien ça veut dire qu'on appartient tous à la même  
religion, qu'on fait tous partie du même ensemble  
culturel

tu veux bien me passer le joint  
donc je peux reprendre puisque vous semblez avoir  
enfin saisi  
eh comme tu nous parles tu chies comme nous eh tu  
pisses aussi eh  
accroupi  
pardon  
comme une femme  
j'ai dit pardon fils de pute

*il se lève, visiblement énérvé, pour lui en coller une, mais les  
autres s'interposent, il se rassoit*

maintenant vos gueules tous et laissez l'intello raconter  
son histoire  
donc il les regarde tourner autour du truc carré et  
noir  
la kâa  
oui la kaâ  
bref ils tournent et ils tournent comme dit la chanson  
laquelle  
je me souviens plus du nom du  
la kâa  
la kaâ  
et ils tournent encore et encore pendant que le type  
un jeune fume ses joints aérodynamiques et les regarde  
tourner encore et encore pendant qu'il fume et que le  
monde ralentit alors il dit à son pote  
il a un ami maintenant

tu nous l'avais pas dit ça qu'il avait un pote  
ouais il a un ami, ça change quoi, il a un ami  
ouais mais ça change tout, mon vieux, nous on était  
partis sur le mec cool tout seul qui se fume ses joints  
en regardant nos colégionnaires comme tu dis  
coreligionnaires

ouais c'est ça et maintenant tu nous changes le pro-  
gramme nous on est pas habitués à changer de chaîne  
comme ça

ça va trop vite pour nous, vieux, on n'est pas des intel-  
los comme toi, nous, on va pas à l'université tous les  
matins, nous, avec un beau cartable de fils de pute

*cette fois, la baffe est partie*

bon maintenant que vous êtes tous calmés on peut  
reprendre, passe-moi le mégot passe-le-moi merde  
tiens tiens

alors le gars au joint regarde tout ce beau monde  
habillé avec des draps blancs

des linceuls

des draps blancs je dis

Chitane

Bliss

et qui tournent autour du monument carré et noir  
pendant qu'il s'enfile mégot après mégot à tire-larigot  
mon coco

ah t'es un vrai poète toi mon pote

tope-là

alors tu vois pas qu'il dit à son ami, mon pote, dis, qu'est-ce qu'ils ont à tous tourner autour de ce machin carré et noir, dis-moi, qu'est-ce qu'ils vendent donc dans ce magasin

*rires*



*Enfers*



L'herbe ne pousse plus sur la terre. Je me suis dit ça, moi, Rachid Hchicha, docteur ès sciences botaniques. Je ne m'illusionne pas sur les sentiments que j'éveille chez mes contemporains. Ils me considèrent comme un grotesque. Au mieux, personnage rabelaisien, haut en couleur. Au pire, fieffé menteur, gredin de la pire espèce, bailleur de fonds ! Maquereau pour certains, parasite pour les autres. Pas d'amis ; des porte-monnaie. Leur argent couvre mes dépenses en feuilles de cannabis ; une si belle plante, et fragile. Inhalée, elle procure bien-être, et dispense d'intelligence les sots. Mes frères humains si prompts à me juger. Mourad me surnomme L'Idéal de la tape, une réminiscence baudelairienne sans doute.

Littéraire par désespoir, et non par vocation, j'ai usé mes fonds de culotte sur les bancs de l'université. J'en suis maintenant à ma treizième année d'éducation supérieure. J'en ai trente-trois. Un chiffre christique. Ou dantesque. À deux années près. N'ayons pas peur de le dire, je suis au milieu du chemin en une

obscur forêt. Qui peut donc comprendre ? Personne. Hamid Kaïm, peut-être. Cet homme, comme l'indiquent ses yeux sombres, en connaît un brin sur l'existence. Il nous a rendu visite, avant-hier. J'étais près de conclure une sordide affaire d'espionnage. J'avais embarqué les jeunots en manque de repères : Mourad et son ami Hocine. Le journaliste s'est admirablement interposé.

Si, un ami, un seul : Poisson. Un vieux compagnon-nage. Sur toutes les routes d'Europe.

Captive Europe, j'ai à mon tour failli être emporté dans ton tourbillon, et j'ai baisé les pieds d'une Florentine, et j'ai rampé sur les rives de l'Arno. Mais personne n'ignore que les voyages ne mènent à rien. Nous accomplîmes notre petit tour et revînmes au bercail. Le sage Ulysse ne fit pas mieux. Alors, à quoi bon chercher ailleurs un peu d'ailleurs ? Une feuille de papier, un peu de tabac, de l'herbe et l'affaire est entendue. Nos plus belles escapades sont fantasmées. Je ne m'inclinerai plus jamais devant une femme. Qu'elles aillent au diable !

Roulons une énième cigarette, pour voir. Faire attention. Ne pas perdre une once de la précieuse matière. Un briquet.

La première bouffée est la meilleure.

— Notre ami est à l'hôpital, déclare Poisson en entrant dans la chambre.

Il est essoufflé, un peu pâle même.

— Quel ami ?

— Celui de la BRB.

La féroce Brigade de répression du banditisme.

— Mort ?

— Blessé, je crois.

— C'est grave ? dis-je en reluquant la fumée en volutes.

Les murs de ma chambre me paraissent maintenant moins sales.

— Je ne sais pas.

Poisson me regarde dans les yeux, penché, prêt à s'écrouler. Une auréole dorée ceint son crâne. Derrière lui, le mur : pourpre, jaune, bleu enfin.

Ses mains ont grandi. Démesurément.

— Tu as mal ? dis-je.

— Pardon ?

— Est-ce que tes mains te font mal ?

L'auréole change de couleur.

— Combien en as-tu fumé ? demande-t-il, en pointant du doigt le bout de mégot qui me sourit à pleines dents.

— Quelques-uns.

— Combien ?

— Cinq ou six. Dis, tu as mal aux mains ?

— Mes mains vont très bien.

— Tu ressembles à un archange. L'archange de l'Annonciation. Sorti droit d'un Fra Angelico. Manquent juste les ailes. De toutes les couleurs, les ailes.

— Et toi, tu es la Vierge ?

Le mégot ricane dans le cendrier.

Il errait comme un damné. Un loup exclu de la meute. Un paria. Sur la terre plus de place pour lui. Ses semblables étaient condamnés à poursuivre leur chemin, sans espoir de retour, sans répit.

Il avait commis l'irréparable.

Dieu seul sait que je ne suis pas un croyant. Et je n'ai rien à faire avec ces abrutis qui saignent le pays à droite et à gauche. Eux croient. Aussi absurde que cela puisse paraître leur foi est tangible. C'est le pire. La matérialisation de la foi sur cette terre. L'homme se substituant à Dieu pour, dans le monde, exercer ses pouvoirs. Illimités. Et chaque homme devenant à son tour Dieu. Et Dieu en chaque homme.

Laissons cela.

Pour simplifier, mettons qu'il cherchait à être compris. Il avait tué un homme et voulait être absous par un autre homme. Il s'était substitué au Dieu d'Abraham et cherchait maintenant la Rédemption. Seulement voilà, les rédempteurs, comme les braves gens, ne courent pas les rues.

Il nous parla longuement du travail qu'il accomplissait au sein de sa brigade. Du matin au soir, son exercice d'ange exterminateur. Certes, les ombres d'en face ne méritaient guère mieux, mais il nous apparut très vite, à Poisson et à moi-même, que nous n'étions pas en mesure d'expier à sa place ni de le mener au pardon. Je le répète, je ne suis pas un croyant. En fait, tout ça nous dépassait. Les uns égorgeaient à tour de bras, les autres torturaient et assassinaient. Les uns avaient tort, les autres avaient raison. Pour ma part, je

n'aurais jamais voulu tomber entre leurs mains, aux uns comme aux autres.

Le fait est qu'il rechercha notre compagnie. Nous la lui offrîmes. En retour, il nous légua son âme.

L'amour infini ne me regarde plus et ses yeux se sont détournés de l'homme que je suis il me semble que chaque instant de ma vie se détache de moi irrémédiablement et me perd sans recours l'enfance passe les journées s'accumulent et Ses mains m'abandonnent sans rémission aucune loi ne s'appliquera jamais à ma vie me comprenez-vous sur cette terre nous avons commis l'irréparable l'irréparable est encore le moindre mal l'absolu de la souffrance l'excellence de l'atroce est l'irrémissible mon domaine à présent le territoire à venir de mes tribulations et je suis comme un enfant malade dont les rêves informes peuplent les nuits et se matérialisent avec autant de vérité qu'un arbre couché mort sur l'asphalte en travers du chemin et jamais vous ne comprendrez et de même qu'il existe sept cieux sept étapes me mèneront en enfer.

Parcourir avec les poèmes de nos auteurs trente années désenchantées. Retracer la grande histoire par le petit bout de la lorgnette littéraire. L'inexpérience et la jeunesse des comédiens ramèneront sans doute cette belle idée à un spectacle éclatant d'amateurisme. La répétition est déjà terminée. Quatre jeunes femmes et deux garçons, les comédiens, quittent le

local que nous prête généreusement l'université. Une ancienne salle de cours. Seules les marques de tables et de chaises, à présent évanouies, subsistent sur un sol dont le revêtement en plastique se détache petit à petit, à l'image sans doute de l'université entière, flamboyante à sa naissance et maintenant vieille, méconnaissable, une ruine, tant pour ses locaux que pour son parc, jadis si beau ; nous nous y promenions après les cours, une jeune femme au bras que nous entraîinions sous un eucalyptus, dont la lumière pleuvait (remarquables les gouttes de soleil sous un arbre vert) et se fondait dans le silence.

Nous célébrons le vingt-cinquième anniversaire de l'université de Cyrtha, d'où la nécessité de ce spectacle. Mourad s'est chargé de tout concevoir. De A jusqu'à Z. Une vraie mine ce garçon. Un crépitement d'idées ambulant. Je me sers de son talent pour obtenir de la direction des activités culturelles de l'université une licence d'animateur. Pourquoi pas ? Je lui permets de faire ce qui lui plaît, en retour j'obtiens une gratification méritée.

Roulons un joint.

Sont assis dans la lumière, près des fenêtres à glissières, Mourad et Hocine : ils parlent politique. À côté de la table, jonchée de papiers divers, se tiennent le commandant Smard et son acolyte, le journaliste en robe de chambre. Ils ne nous ont toujours pas quittés. Malgré l'intervention de Hamid Kaïm, ils sont revenus à la charge. Que peuvent-ils vouloir à un ancien communiste converti dans la consommation immodérée

de shit, à un jeune scribouillard réfractaire à toute forme politique, à son ami qui pleure encore son chien et, enfin, à une sorte d'artiste raté, mon compagnon d'infortune, Poisson ? Et dire que...

Nous voyageâmes.

Longtemps, en tous lieux, sur le vaste monde.

Nous longeâmes des rives sauvages, remontâmes des cours d'eau, descendîmes des fleuves évanescents.

C'était à la fin des années quatre-vingt, nous étions épuisés par la vie. L'Algérie se réveillait. Comme un vieux serpent ensorcelé par ses nouvelles écailles.

L'Algérie brûlait.

On ne voulait plus de nous à l'université. Des agitateurs. On nous craignait.

Nous levâmes le camp.

L'Algérie se consumait.

L'étrange Europe nous accueillit.

En auto-stop. En camion. À pied.

Marseille.

Paris.

Zurich.

Florence.

La ville de pierre se perdait dans la brume.

Décembre 1988.

Une mendiante suppliait le trottoir de l'aider. Il commençait à faire nuit. Le Palazzo Vecchio s'illuminait.

Pâles lumières. Froides lumières.

La mendiante mourait sur le pavé glacé de Florence.

Sous le regard des statues. Persée portant à bout de bras la tête de Méduse. David sabre au clair, l'œil

mutin sous un élégant couvre-chef.

L'impassible regard des dieux.

Albergo Alighieri. *Una camera doppia.*

*Si.*

Je ne connaissais guère l'italien, mais je savais dire oui. Poisson et moi grimpâmes le frêle escalier qui nous conduisit dans notre chambre.

Nous vidâmes nos poches sur le lit.

Pas grand-chose.

Pas d'argent. Pas de cuisses, dit Poisson.

Il fallait sortir et mendier. Je devenais un dieu antique. Perdrai-je la vue ?

Le pavé luisait comme un ver. J'y voyais encore.

Ouf.

Un bar.

Des hommes et des femmes affalés sur de longs tabourets. Affalés dans la fumée. Dans toute la pièce de longs tabourets enfumés. Et des hommes. Et des femmes. Dans la chaleur nocturne de ce lieu clos.

*Inferno !*

*Virgilio ! Virgilio ! Per cortesia, una birra !*

Virgilio fit couler la bière.

Chuchotis de la liqueur blonde.

La même chose, s'il vous plaît.

Virgilio ne comprend pas.

Maudite langue !

Regard inquisiteur de Virgilio.

*Virgilio ! Una birra !*

Une jeune femme venait de s'adresser au barman. Il posa devant moi une chope.

Je jetai un coup d'œil à ma bonne samaritaine. Elle me salua. Je lui rendis son salut et m'approchai d'elle.

Vous parlez...

Stendhal est mon auteur fétiche.

Je répondis qu'il en allait de même pour moi. Histoire de.

Virgilio, c'est un drôle de nom.

Un nom très antique. Quant à moi, je m'appelle Beatrice.

Je m'excusai de ne pouvoir rien lui offrir.

Elle me permit de la raccompagner. Nous quittâmes l'autre de Virgilio.

Dehors, une légère et rafraîchissante brume flottait.

Sur le pavé flottait.

Légère et rafraîchissante, Beatrice me parlait de Stendhal, de la littérature française et italienne, de Florence la renaissante.

À présent, quand il m'arrive d'évoquer Florence, c'est le visage de Beatrice qui s'impose à moi, le doux visage de la femme confondue avec une ville, qui, à mesure que les jours passaient, se vêtit de couleurs nuancées et doucement chatoyantes. Et le pavage rectangulaire et inégal retrouvait son lustre d'antan.

Sur les bords de l'Arno, nous croisâmes souvent les descendants des deux rivales, blanches et noires. Les Guelfes se côtoyaient sans plus de haine, lassés sans doute de leurs querelles d'antan. La ville s'était définitivement éveillée sous le regard de Beatrice, curieux et surpris par mon émerveillement renouvelé de barbare.

Le rire de la ville emplissait mes oreilles et venait se confondre avec le clapotis calme du fleuve. Nous avions beau respirer et marcher dans l'instant, un jour ou l'autre, il nous faudrait céder la place. Ne demeurerait, éternel et vivant, que le sourire des Madones et des architectes.

Devant moi Beatricia courait.

À mesure que les journées passaient, Poisson devenait un peu plus maussade. Mes escapades en compagnie de Beatricia l'attristaient. Il regrettait le temps où nous étions indivisibles. Unis comme les deux doigts d'une main. Coupée. Pourtant, sans Beatricia, nous n'aurions pu survivre à Florence. Non seulement elle nous prodiguait la majeure partie de son temps, mais elle partageait aussi avec nous sa maigre solde de professeur de français. Rien n'y fit, le triste sire ne m'adressa plus la parole. J'eus beau lui expliquer que j'aimais cette femme, qu'il devait donc me pardonner mes engouements du moment, il m'ostracisa. Il se mit à sculpter, pour passer le temps, me dit-il en bougonnant. En vérité, la ville le passionnait. Comme moi, il était pris dans ses rets bien qu'il ne voulût jamais se l'avouer. Une étrange sculpture naquit de ce voyage et de cette tristesse. C'était, dans du bois, un visage-langue. La chose semblait nous faire la gueule, à Beatricia et à moi. Nous en rîmes de bon cœur.

Était-ce la contagion, mais la mélancolie me saisit à

mon tour. Le charme de la ville commença à s'altérer pour finir par s'évanouir. Beatricia, que rien ne trompait, s'en aperçut. Elle ne se révolta pas. Elle ne chercha pas à me retenir non plus. Peut-être parce qu'il n'eût servi à rien de le faire. Elle me laissa filer sur l'onde de l'Arno, mes pensées en capilotade, dévalant pour mon malheur tous les fleuves du vaste monde.

Elle me dit.

Il n'eût servi à rien que je te retinsse car il est écrit que le visiteur pour la clarté de son esprit ne peut autrement faire que de revenir sur ses pas et telle que tu me vois enchaînée à ces lieux je ne pourrai non plus me lever et marcher avec toi donc ce que je ne peux accepter d'accomplir pour tout l'amour du monde et le tien je ne peux l'exiger de toi pars et reviens me voir si un jour le cœur t'en dit et même s'il advenait que tu ne me retrouves pas car le temps ainsi que tu le perçois maintenant ne pardonne pas aux égarés aux voyageurs et autres exilés si je venais donc à manquer ne m'en tiens pas rigueur la ville elle te sera fidèle.

Dans mon souvenir, je me plais à penser que nous versâmes quelques larmes. Mais, comme nous le savons tous, les souvenirs sont nos plus belles créations spontanées.

Il est allongé sur un lit métallique, le torse emmailloté dans un énorme bandage. Il a perdu de sa superbe.

— Merci d'être venus, nous lance-t-il en tendant douloureusement le bras.

Je prends sa main et l'agite. Poisson, à son tour, lui serre la pince.

— Je pensais que vous ne vouliez plus entendre parler de moi.

— Tu ne nous as pas compris, c'est tout.

La salle est exiguë. Plusieurs lits entourent le sien. Une âcre odeur de sueur et d'enfermement imprègne les lieux.

Un fichu orange sur le crâne, une femme de ménage furète dans les coins, sous les lits, ramasse un drap tombé à terre, se penche pour vider un bassin. Elle traîne ses savates sur le linoléum en soufflant comme une baleine.

Un malade gémit tandis qu'un autre se retourne en éreintant les ressorts rouillés de son lit.

Empalés sur leurs pieux comme des âmes damnées, visages torturés, rendus glabres par la fatigue et l'éclairage déficient, ils se retournent sans cesse sur eux-mêmes, sans cesse.

Une ampoule dénudée pend à mi-hauteur, suspendue dans les airs, seule. Il fait jour, mais le soleil n'atteint pas la pièce.

Et tous sont ensevelis dans une pénombre redoutable. Le mince filet de lumière qui tombe sur eux n'apaise pas leurs traits.

Mâchoires anguleuses. Corps tendus. Près du gouffre.

— À boire, souffle un malade. À boire, geint-il.

La femme de ménage passe à côté, regard vide.

— À boire, laisse-t-il tomber une dernière fois.  
Son voisin se charge de lui verser un peu d'eau.  
Il boit.

— Tu t'es fait ça comment ? demandé-je, histoire de rompre avec toute cette misère parce que ça commençait à être franchement puant. Ça suintait des murs, ça dégoulinait, poisseux, comme une huile.

— En opération.

— Je vois.

— Dans un gourbi. Faut voir dans quoi y vivent. J'ai dit à mes hommes de balancer les lacrymos, puis j'ai foncé dans le tas. Dans le noir, avec les gaz, j'y voyais plus rien.

Il se tait, le souffle coupé.

— Un de ces salauds m'a tiré dans le dos.

— C'est grave ?

— La balle a glissé sous le gilet pare-balles, dit-il en respirant bruyamment. Elle est ressortie en me brûlant le dos.

— Ça fait mal ? demande Poisson.

— Un peu.

— Tu vois pas qu'il a du mal à respirer, non ?

— Moi, je suis poli, monsieur, je demande comment vont les gens.

— Pourquoi, je ne le suis pas, moi ?

— La preuve, fait-il en se tournant vers le blessé. La preuve qu'il est poli, hein ! dit-il en prenant à témoin la misère du monde.

Les malades se sont arrêtés de geindre.

— Ça suffit !

Poisson bougonne un dernier coup et se tait.

Les murs. Une décennie, au moins, qu'ils n'ont pas été repeints. Et encore, je suis gentil. Une prison. Tiens, des barreaux, aux fenêtres. Enfermés, tous. En cage. Comme des bêtes. Agonisantes et sales.

— C'est parce que j'en avais marre de partager mon salaire de flic avec vous que vous m'avez fait la gueule.

— Écoute, ton fric tu peux te le garder. Question de principe, c'est tout.

— Rachid, tu as des principes maintenant ?

— Je ne tabasse pas des jeunes dans la rue, moi. Je ne torture pas à mort, moi. Je n'assassine pas à tout va, moi. Cela mis à part, je n'ai pas de principes.

— C'est donc tout ce que tu penses de moi ?

— Je ne te demande rien, ou pas grand-chose.

— Si, de quoi vous faire vivre.

— Nous sommes des étudiants. Et tu vis avec nous parce que tes collègues du commissariat ne te supportent plus.

— Mais j'ai aussi des parents à qui j'envoie une partie de ma paye.

— Ça nous le savons, dis-je en regardant Poisson.

Poisson se tortille.

— Tu dors avec nous, mon vieux. Tu bouffes avec nous. Tu n'as pas à faire la gueule quand il faut aller.

— D'accord, je me suis trompé.

— De plus, tu nous fais prendre des risques.

— Et moi, je n'en prends pas ?

— C'est ton boulot. C'est toi qui l'as choisi.

— Je n'ai rien choisi, bordel ! Rien !

Un malade, à côté de son lit, se met à geindre.

Il baisse le ton et poursuit :

— Je n'ai pas voulu toute cette merde. Je n'ai pas demandé que ça se passe de la sorte. Je faisais des études, comme vous. Seulement, je n'ai jamais supporté leurs discours. Je n'ai jamais accepté qu'ils me dictent leur manière de voir. Quand ils se sont mis à... Tu t'en rappelles, hein ? Ils se baladaient sur le campus avec des haches, et ne me dis pas que tu ne t'en souviens pas. Ils nous menaçaient. Je n'ai jamais supporté d'être menacé par qui que ce soit. Tu m'entends, jamais ! Quand ils ont commencé à foutre tout ce bordel, quand ils ont annoncé qu'ils flingueraient les étudiants qui continueraient à aller en cours, je me suis engagé.

— Pourquoi tiens-tu toujours à te justifier ?

— Je ne me justifie pas. Je te dis les choses telles qu'elles sont, rien de plus. Certes, je fais le sale boulot, et j'en suis conscient. Mais qui le ferait ? Toi, Rachid Hchicha ? Dis-moi que tu le ferais. Dis-le-moi, bordel !

— Je ne te dirai rien.

— C'est entendu. Tout est déjà entendu. Vous restez des hommes. Des êtres humains. Jamais vous ne ferez ce que j'ai fait. D'ailleurs, vous en êtes incapables, c'est, en votre for intérieur, ce que vous vous dites pour vous rassurer. « Moi ! Assassiner quelqu'un ! Vous plaisantez, j'espère », dit-il en prenant une voix de castrat et des airs de marquise.

Il se tait pendant un long moment.

Son souffle blessé envahit la pièce.

— Qu'est-ce qui nous différencie, Rachid Hchicha ? J'ai juste poussé votre logique jusqu'au bout. Je suis allé au fond du problème. J'ai pris l'arme que vous me tendiez.

— Faux ! Complètement faux ! Jamais je ne t'ai poussé à faire quoi que ce soit de contraire à ta nature.

— Et tes beaux discours sur la justice, Rachid. Sur la fraternité. Tu en fais quoi, tu en fais quoi ? Voilà à quoi mène l'amour de l'humanité. Et ce que tu vois maintenant te déplaît.

— Tu dénatures tout, mon vieux.

— Que crois-tu que j'ai fait quand j'ai assassiné mon premier homme ? J'ai dansé sur son corps, peut-être ? Tu crois ça ? J'ai déversé mes tripes sur le carreau. Et toutes mes illusions avec. Et tout mon amour. Est-ce toi qui me rendras tout ça ? Vous tous qui me jugez, me rendez-vous mon dû ? Dis-moi, Rachid, que tu me rendras mes yeux. Promets-moi que tu me les rendras ! hurle-t-il, le regard fixe, le corps tendu, les mains tremblantes.

— Ne t'en prends pas à nous, dis-je pour me défendre. Nous n'avons pas voulu cette situation. C'est cet État qui a laissé faire. La pourriture, c'est lui.

— La pourriture, c'est nous.

— Tu te trompes.

— Ouvre les yeux, bon sang !

Tout autour de nous des malades.

Certains dorment, d'autres s'apprêtent à mourir. Les plus chanceux en finiront bientôt. Ils regagneront

le Temps des bienheureux. L'impassible silence des dieux morts.

Plus de jugement qui tienne, les lois humaines sont caduques, et personne ne lèvera son doigt, personne ne lèvera son regard sur le visage de l'homme enseveli.

— Partez !

Sur le lit, un lourd objet de métal noir sous sa main crispée. Son flingue, un Beretta, 9 millimètres.

Nous sortons. Poisson m'abandonne sur le trottoir, devant l'hôpital. Il s'est esquivé, encore sur les traces d'une donzelle à l'arithmétique enlevée. Une croupe fascinante, m'a-t-il précisé, puis il est parti, sans autre explication.

Le soleil oblique atteignait la rue et allongeait les ombres projetées sur les trottoirs par les immeubles, les voitures en stationnement et les jambes des passants. Tout tournait comme une roue dont les rayons noirs martelaient lentement les visages et les choses. Singulière cette sensation de retour éternel sous le soleil d'une fin d'après-midi. Insupportable cet emprisonnement que la matière exerçait sur mon esprit. J'étais innocent pourtant. Je commençai à rouler un joint.



*Histoire d'un mort*



## Mimo

— Il est mort, m'a dit Rachid. On ne sait pas comment, mais il est mort.

Et si c'était comme le sommeil, un long sommeil ? Je m'endormirais un soir pour ne plus jamais me réveiller, jamais. Si je ne m'endors pas, je ne meurs pas. La dernière fois, je n'ai pas pu. J'ai essayé de garder les yeux ouverts, fixés sur la fenêtre. Dehors la nuit était tombée et tout le monde dormait. Il s'est laissé envahir par le sommeil, sans doute. Alors, j'ai gardé les yeux sur les persiennes fermées, là où la nuit était tombée, et j'ai vu la lune. Elle brillait doucement, et j'ai pensé à papa, doucement étendu sur son lit, qui ne voyait plus aucune lumière, lui. Il n'aurait jamais dû fermer les yeux.

— C'est notre mère, c'est notre mère, a dit Rachid, avec quelque chose dans la voix, comme de la colère, ou de l'ennui, ou de la douleur.

J'ai vu la lune à travers les persiennes. Elle rampait

dans la chambre, sur le carrelage. Elle grimpeait jusqu'au plafond puis devenait un éventail avec des dessins étranges, des danseuses ou des taureaux, comme sur celui de maman que Si Salah lui avait rapporté d'un voyage en Espagne ; elle l'ouvrait et le balançait, maman : je pouvais voir les danseuses au milieu des taureaux.

Alors j'ai demandé où se trouvait l'Espagne. « Très loin », m'a répondu Si Salah, mais il ne voulait pas me parler, une grande personne ne parle pas à un enfant. Je voudrais y aller pour voir les femmes sur l'éventail, les femmes avec leurs longues robes, les femmes avec les bras tendus et fins, et les taureaux qui sautent dans l'éventail noir et troué.

Depuis qu'il a fermé les yeux, je ne peux plus jouer, ni crier, ni courir dans la maison. Quelque chose de très grave est arrivé à papa : il dort. Rachid s'est assis sur le lit, et il ne me regarde pas, comme s'il avait honte ou peur. Rachid ressemble à une fille avec ses cheveux longs et noirs. Il a des yeux bleus et tristes. Il ne reste jamais à la maison très longtemps. Et il rentre très tard, comme ce soir, très tard. Souvent il jette un regard dans ma chambre pour voir si je dors avant de se coucher. Mais maintenant je ne veux plus dormir et il entre dans la chambre pour me parler de choses que je ne comprends pas, mais j'aime bien parce que je veux pas dormir, surtout pas, et je regarde la lune dans la chambre et j'entends le chant des criquets et je pense *quand je serai grand je partirai en Espagne voir les taureaux et les femmes.*

— Dors, Mimo, dors maintenant. Demain, tu pourras sortir avec tes copains.

Rachid est plus grand que moi. Il est vieux. Il doit avoir vingt ans. À son âge, je serai mort, endormi comme papa, et je ne verrai plus la lumière qui vient du ciel, je n'entendrai plus rien, ni les oiseaux quand ils remplissent le matin et qu'ils tournent, tournent, ni la lumière parce que, moi aussi, je serai mort, je serai mort, endormi pour toujours.

### Rachid

« Il ne faut pas penser ainsi, m'a dit Nadia. Tu n'as pas le droit. » *Tu n'as pas le droit tu m'entends ils ne sont pas si*

*elle et lui*

*mais c'est notre oncle, son frère, ton père maintenant non ce n'est pas mon père*

*notre père est mort à présent, on l'a enterré hier, dans la terre froide*

et il doit se décomposer. Mais il ne ressent rien. Son corps n'est plus le sien. Vide. Son corps est vide. Et nous étions tous là, tous les cinq, sauf elles. Même Mimo était là. Mimo qui ne dort plus. Mais elles, non. À la maison, veillant et pleurant, pleurant et veillant avec les tantes, les cousines, les voisines. La tradition ne le permet pas. Les femmes les lavent, les enveloppent dans un drap blanc mais ne les portent pas en terre. Jamais. Ils sont ensuite emmitouflés dans un tapis et on les emmène à la mosquée. Alors l'imam ânonne quelques paroles qui ne veulent plus rien dire

depuis des siècles parce que les mots aussi meurent et se décomposent comme les corps, les mots aussi se vident de leur substance et ce qui est dit aujourd'hui dans quelques siècles ne vaudra plus son pesant d'air et de bruit, ce qui est inscrit dans la vie aujourd'hui demain sera mort et décomposé et le livre qu'il tient entre ses mains n'est plus que le réceptacle vide d'une ancienne parole, il n'est plus que le tapis que l'on ne portera pas en terre mais qui restera accroché dans une chambre obscure et que l'on regardera à peine tant il nous rappelle de mauvaises choses

*c'est elle nadia c'est elle qui*

*tu n'as pas le droit rachid elle n'est pas si*

*elle et lui je le sais je les ai vus je le jure sur le coran je les ai vus*

*tu me disais que ce n'était plus qu'un livre vieux et tu jures maintenant sur ces mots que tu disais morts depuis des siècles oui je le jure sur la mort je les ai vus*

et la pluie s'abattait par vagues sur le cortège, s'abattait, s'abattait. Je n'entrai pas dans la mosquée. Je restai devant. Et la pluie, drue et intense, portée par le vent, nous enveloppait comme si le ciel se fût chargé de nous ensevelir, de l'ensevelir. Mais je n'éprouvai aucune peine, je m'asseyais sur mes talons et fumais une cigarette en les regardant se diriger vers la mosquée.

— Tu n'entres pas, dit Mourad.

Il se tenait très droit, les mains dans les poches de sa salopette. Je me figurai ses grosses paluches abîmées par le travail de la masse et de la truelle : elles repo-

saient bien au fond de sa salopette comme deux blocs de pierre. Je me demandai comment nous pouvions être frères : il ne me ressemblait pas, non, il ne ressemblait à aucun d'entre nous et même pas au mort. Je ne supportai pas son visage carré, ses yeux de rat, sa bouche dégoulinante de jus de tabac.

— Ne gaspille pas ta salive. Et va prier avec tes grenouilles. Vous êtes tous des grenouilles.

— Ne te moque pas. Tu es mon frère, mais ne te moque pas. C'est sacré. La mort, c'est sacré.

— Comme le cul !

Il cracha devant mes pieds et s'éloigna.

## Mourad

Il était là, assis sur ses talons, et il fumait sa cigarette pendant qu'on le portait à la mosquée. Alors, je lui ai demandé ce qu'il comptait faire. Et il m'a répondu : rien. Continuer à fumer. Et il était là, une simple chemise collée sur sa poitrine par la pluie et un jean délavé et sali par la boue. Il se tenait contre le tronc d'un eucalyptus. Il me regardait comme si j'avais jamais été son frère aîné. Il me doit le respect. Il ne devrait pas fumer devant moi. Ni se tenir ainsi. Il lui doit le respect, à lui aussi qui maintenant est dans les bras de Dieu et qui sans doute nous regarde et nous juge, nous ses enfants, la chair de sa chair, son sang.

Je lui ai dit, Rachid, tu ne devrais pas te moquer ainsi de la religion, tu ne devrais pas insulter sa mémoire en

te comportant comme un communiste. Il a continué à fumer et à dire des saloperies. Il ne voulait pas nous suivre à l'intérieur de la mosquée, ni s'asseoir avec nous pour une dernière prière, celle que tout homme doit se préparer à ne jamais entendre. Je me demande ce qu'ils leur apprennent à l'université. Je me demande pourquoi ils ne leur apprennent pas à respecter Dieu et ses créatures. Et il me regardait, l'air de rien, comme si je n'avais jamais existé, moi qui travaille pour qu'il puisse continuer à

— Je ne veux plus de ton fric, tu m'entends, je n'en veux plus !

baiser ces pauvres filles de la campagne, ces filles dont les parents ignorent les turpitudes mais qui n'échapperont pas à Son regard, c'est ce que nous apprend l'imam, personne, non personne, n'échappe à Son regard et chaque faute nous sera comptée comme les battements de l'aile d'une mouche, je le sais, l'imam nous l'a dit pendant que nous étions dispersés autour de son corps comme des grains de sable, je le sais, je les ai vus pendant que j'aidais à la construction du mur d'enceinte, ils ne savent faire que ça, baiser ces pauvres filles, et l'imam répétait les saintes paroles pendant qu'ils baisaient et que le mort nous regardait

et nous construisions ce mur pour que ces chiens et ces chiennes en chaleur ne se rejoignent pas au milieu de la nuit, pierre après pierre nous édifiions ce qui serait un rempart à la fornication, ajoutait l'imam en

parlant de papa, un rempart à la fornication qui s'élevait dans la communauté des croyants, séparant le mal, l'anéantissant en le privant de son sol nourricier, comme il l'avait toujours fait au cours de sa vie, Si Mokhtar, pour qui le paradis est ouvert ainsi que les cuisses de ces putes, je les ai vues, allongées dans l'herbe, dans le bourdonnement des mouches, attirées sans doute par l'odeur de la chair qui se décompose pendant que l'imam nous indique le chemin à suivre et indique à l'assistance le corps du défunt, mon père parmi les mouches sous le mur d'enceinte.

### Mimo

Ils se sont mis à prier, les mains levées et tendues. L'imam se tenait droit devant papa, qui dormait, et il lui parlait. Mais il lui parlait comme si papa s'était absenté, comme s'il était parti en voyage et qu'il ne reviendrait plus jamais. C'était comme s'il nous avait abandonnés, comme s'il avait fui à l'autre bout de la terre, bien loin de nous.

L'imam portait une gandoura blanche, des babouches en cuir et agitait la main en lui parlant. Et s'il le réveillait ? À force de lui parler, il risquait bien de le réveiller, je crois. Alors j'ai demandé à oncle Salah pourquoi l'imam lui parlait si fort. Il ne m'a pas répondu. Il s'est contenté de marmonner avec l'imam cette même phrase que je ne comprenais pas. Ils mar-

monnaient tous. J'ai essayé aussi de les dire avec eux, mais je ne comprenais rien aux mots de l'imam, rien. Alors j'ai pensé à papa, en train de dormir parmi nous. Comme quand il faisait la sieste, en été, et qu'il ne fallait surtout pas le réveiller.

Après avoir mangé, il s'allongeait sur un tapis, dans le salon, et commençait à ronfler. Sa moustache se soulevait puis s'abaissait, se soulevait puis s'abaissait. Et surtout, il ne fallait pas faire de bruit, maman me l'interdisait. Parfois, elle le rejoignait pour dormir avec lui, et je restais seul, prisonnier, avec l'interdiction de faire du bruit, de jouer, de marcher dans la maison obscure. Maman fermait tous les volets. Alors le temps était long, obscur, et il faisait chaud. Rachid et Mourad n'étaient pas à la maison et Nadia repassait les chemises et les pantalons en silence. Le temps était long et obscur. Je voulais grandir pour échapper au silence, à la pénombre, au temps. Je comptais les mouches. Il y en avait beaucoup en été. Elles volaient dans la maison. Elles avaient le droit de faire du bruit. Et Nadia avait beau les chasser avec un drap avant de refermer les persiennes, il en restait toujours assez pour que je puisse les compter pendant que le temps, obscur, se détendait dans la pièce comme un serpent et s'enroulait, s'enroulait, pendant que je comptais les mouches. Parfois, l'une d'elles tombait comme l'éclair et bourdonnait par terre pendant de longues minutes. Elle bourdonnait, bourdonnait puis s'épuisait et s'endormait.

## Nadia

Il est mort ce matin. Dehors, le ciel était chargé de pluie. Je ne peux pas sortir sans leur permission à tous. Sauf Rachid, qui aimerait que je m'en aille. *Va-t'en, Nadia, va-t'en ! Ils sont tous fous, malades, dans cette famille. Ils te tueront, comme ils l'ont tuée, puis tué à son tour. Une femme doit vivre sa vie, Nadia. Il l'a sacrifiée, ce petit tyran. Il l'a sacrifiée. Mais nous étions trop jeunes, trop jeunes pour comprendre. Maintenant je sais. Et le soir il la rejoint et je ne sais ce qu'ils se disent parce que les mots, Nadia, les mots sont improbables comme nos gestes et nos actes. Sais-tu, Nadia, ce que tu feras dans cinq minutes ? Quels gestes tu dessineras dans l'espace ? Non, c'est impossible, c'est comme les mots. Avant de les dire, tu ne sais pas encore que tu vas les dire ni quelle forme ils prendront. Mais je ne peux pas partir et les abandonner. Surtout maman. Ah ! Nadia, Nadia, que ferais-je sans toi, ah ! Nadia, lumière de mes yeux, sans toi je serais perdue, perdue. Ils vont me rendre folle, ils vont me tuer. Mais je sais bien, tu te marieras et tu m'abandonneras, comme j'ai abandonné ma pauvre mère, la pauvre*

*Ne l'écoute pas, cette garce, et va-t'en avant qu'il ne soit trop tard, va-t'en !*

Peut-être que Rachid est fou, peut-être que Mourad a raison. Je ne sais pas. Ce matin, il est mort. Cela faisait trop longtemps qu'il souffrait. Dieu l'a rappelé à lui,

maintenant. Il ne doit plus souffrir. Il brûlera en enfer, si l'enfer existe, il brûlera, le singe. Ils se valent tous les trois. J'aimerais tant qu'il crève une seconde fois, j'aimerais tant non tu ne dois pas parler de lui ainsi, tu et tu crois qu'il est mort comment, Nadia ?

et il me tient la main pendant qu'il me déverse ses paroles. Je n'arrive pas à le croire. Et il me regarde et ses yeux bleus, profonds, fouillent dans mon âme. Il est si beau. Il ne ressemble pas à Mourad. La femme qui le captivera aura bien de la chance. J'aimerais tant le tenir entre mes bras. Il est si beau et il me dit des atrocités. Je ne le crois pas. Il le voit bien, alors il se met en colère et crie. *Tu ne comprends pas ! Réveille-toi, Nadia ! Tu ne vois pas leur manège à tous les deux, tu ne vois rien, bon sang !* Je crie à mon tour et je pleure, alors il se calme et me prend dans ses bras. *Je m'excuse, je m'excuse.* Je me calme à mon tour. C'est le seul à s'excuser. Les autres ne le font jamais. *Ne t'excuse pas, je t'en prie, ne.* Et je le serre dans mes bras comme s'il n'était pas mon frère et j'ai un peu honte, je crois. *Nous sommes des femmes, ne l'oublie pas, des femmes, ma fille. La honte de n'être que cela, il ne faut pas l'oublier. Nous ne sommes rien, tu m'entends. Tes frères, eux, existent. Toi, tu n'es rien.* Elle a raison, je me dis, pendant que je le berce dans mes bras et qu'il se confond en excuses, elle a raison, mais je ne l'aime, non je ne l'aime pas. Elle veut être la plus belle, la plus intelligente, la plus parfaite. Elle ne veut pas que je sorte seule, elle m'accompagne partout. Et elle se grime en jeune fille pour me ressembler, pour me faire honte. *Voilà, me dit-elle, voilà, je suis aussi belle que toi, je suis aussi ta rivale, moi,*

*ta mère. Et il faudra compter sur moi pour te trouver quelqu'un. Mais, mon Dieu, qui voudra de toi ? Tu n'es bonne à rien et tu vieillis. Tu as plus de vingt ans, maintenant. Bientôt tu ne vaudras plus grand-chose. Si elle ne le dit pas, elle le pense. Quand il est mort, elle a crié, crié, comme si on lui arrachait le bras. Ne la crois pas, surtout ne la. Nous avons fermé toutes les persiennes pour que le soleil n'entre pas dans la maison. La lumière et la mort ne se mêlent jamais. Et ses sœurs sont venues, nos tantes Hakima et Fatima, pour le préparer. Et, pendant que je le tenais entre mes bras, je me suis demandé s'il me faudrait un jour laver le corps d'un de mes frères.*

### Fatima

*Il s'est toujours passé des choses étranges dans cette famille. Je l'ai dit à Si Mokhtar, une fois. Vous allez me rendre fou. Laissez-moi en paix. Et que Dieu vous pardonne vos médisances. Je vous ai déjà trop écoutées par le passé, toi et ta sœur. Je n'y ai rien gagné, rien. Et elle n'est plus là, et j'ai perdu l'amour des miens.*

*Du haut de sa moustache, il vous toisait d'une façon qui inspirait la crainte. Je me suis tue et je ne lui ai plus jamais parlé de cela. Je n'ai rien dit quand ses enfants lui manquaient de respect sous son toit sous prétexte qu'il ne s'était pas comporté comme un père raisonnable. Je n'aurais jamais dû vous écouter. Jamais ! Ils me haïssent maintenant. Dans le quartier, dans Cyrtha, on ne m'a jamais autant respecté. Mais chez moi, on me hait.*

*Je n'aurais jamais dû vous écouter. Celui qui n'est plus maître chez lui n'est plus maître de son destin. C'est écrit.*

Si Mokhtar a fait ce que doit faire tout homme pour rétablir l'harmonie dans son foyer. Il a agi comme son père avant lui et le père de son père. Il a tranché pour le bien de tous. Qu'auraient dit les voisins s'il ne s'était pas interposé ? Qu'auraient pensé nos amis, nos ennemis ? Ils se seraient moqués de nous et nous aurions perdu notre dignité. Pour le remercier, ils se sont tous ligüés contre lui. Seul Mourad ne lui manquait jamais de respect. Mais Mourad est un maçon. Il n'y a qu'à voir comment il s'habille, comment il se tient. Toujours la même salopette défraîchie, les mêmes pulls rapiécés aux coudes, les mêmes godillots. Son âme est aussi bien troussée que sa personne.

Mourad ne connaît rien aux hommes. Il pense que la vie ressemble à un amas de briques qu'il suffit d'entasser les unes sur les autres pour la construire solide et droite. Il croit que les hommes c'est comme la pierre qu'il taille à sa guise. Quant aux femmes, qu'il traite à la légère, elles le dévoreront en lui donnant l'impression d'être l'homme qu'il s'imagine être. Mais c'est faux, dans le fond, un homme ça n'existe pas.

Si Mokhtar préférerait Rachid.

Il me déteste, je le sais. Cet enfant de putain ne croit en rien. Il perdu la religion de ses mères. Mais Si Mokhtar l'adorait tant que c'en était une peine à vivre. L'ingrat lui manquait de respect chaque jour que Dieu faisait. Chaque jour, il lui riait au nez, contestait son

pouvoir. Il semblait lui dire *Tu n'es rien, tu entends, rien. Ton pouvoir est usurpé comme l'est celui des tyrans. Tu ne commandes même plus aux ténèbres puisque je le fais à ta place. Regarde-moi, je suis ton fils obscur, ta face cachée, ta honte vivante.* Cela, pourtant, Si Mokhtar le tolérait. Il était faible comme une femme avec lui. Tout le monde est faible avec lui. On lui pardonne tous ses écarts. Et il ne se prive jamais d'en commettre. Comme s'il était né pour insulter le monde. Comme s'il était venu en ce monde pour le nier. Le diable, s'il doit prendre une apparence humaine, ressemblera à Rachid.

Quand il a commencé à souffrir, juste avant de mourir, Si Mokhtar demandait souvent à voir Rachid. Il était allongé, là, sur ce grand lit, dans sa longue robe blanche, ses mains fines et blanches posées sur le drap, ses mains immobiles, déjà éteintes comme si elles anticipaient sur sa mort prochaine, soustraites à la vie avant le reste du corps, et il demandait tout le temps à le voir. Mais le diable n'était jamais là. J'avais beau envoyer Mimo à sa recherche, il restait introuvable. Pourtant il savait que son père le demandait et qu'il n'attendait plus que lui pour mourir. Quand il rentrait enfin à la maison, il était dans un tel état que nous lui interdisions la chambre de son père. Alors il se mettait à crier et c'était une honte tant il puait l'alcool et le mauvais parfum que mettent ces créatures pour masquer l'odeur des autres hommes. Et quand moi ou sa mère lui en faisons la remarque il

*mais pour qui vous prenez-vous ? elles sont meilleures que*

*vous, parce qu'elles ne sont que des putains, elles, elles ne sont que cela, tandis que vous*

Et il le disait à sa mère, que Dieu lui pardonne, il disait

*tu n'es pas mieux qu'une pute toi aussi, regarde-toi*

et il disait cela à sa mère pendant que son père était en train de mourir dans la chambre et qu'il l'entendait sûrement

*qu'il entende, l'enfant de salope, qu'il entende bien que sa femme est une putain, de la pire espèce, de celle qui semble ne rien demander contre ses faveurs mais qui en réalité vous le fait payer tout au long de votre vie et il doit en savoir quelque chose tante fatima que j'aime tant*

et il approchait son visage du mien, soufflant son haleine fétide sous mon nez

*à force de baiser avec vous il doit en savoir quelque chose non*

*il doit bien*

alors sa mère essayait de faire sortir Nadia et Mimo pour qu'ils ne l'entendent pas

*mais surtout qu'ils restent qu'ils n'en perdent rien il ne faut pas qu'ils pensent que leur famille est exemplaire*

*Nadia Mimo vos mère et tantes sont des putes et le maque-reau n'attend plus que de crever et je sais pourquoi je sais*

*tais-toi, je t'en prie, tais-toi*

lui lançait sa mère en larmes

*tais-toi, tais-toi*

— Hakima, tu peux leur dire que Si Mokhtar est prêt.

## Hakima

Nous l'avons lavé.

Il était tel que notre mère l'avait fait. Tel que Dieu l'avait voulu. Il était mort.

Ses traits étaient tirés fatigués abîmés comme ceux d'une vieille poupée de cire. Sa chair était encore flasque, molle, mais elle durcira avant de s'écouler liquide sombre puante.

Il était tel que notre mère l'avait conçu, mais tel qu'elle ne l'aurait jamais reconnu, tel qu'elle aurait refusé de le voir. Car il n'est rien de plus terrible abominable atroce en ce monde pour une mère que de voir son enfant mort, prêt à retourner à la terre. Il lui aura donc été épargné ce dernier tourment. À Malika il ne fut pas ménagé cette douleur. Pauvre Malika, pauvre Malika.

Dieu, lui, reconnaît les siens, et c'est à Lui qu'ils reviennent, c'est à Lui que nous retournerons tous.

Fatima a toujours dit à tout le monde que j'étais un peu lente. Alors on a toujours cru que je l'étais. Dieu seul sait que je ne le suis pas, mais je préfère qu'ils le croient.

Ils cultivent la haine.

Je l'ai toujours sentie insidieuse rampante insinuante entre les membres de cette maudite famille. Je sais, j'en fais partie, moi aussi. Mais pour eux je ne suis que la faible Hakima, celle qui n'a pas plus de jugeote qu'un oiseau. Il faut la laisser chanter. Il faut la laisser

rire toute seule. Et je prendrai garde à ne jamais les détromper, ainsi ils me laisseront en paix, peut-être...

Dieu seul sait ce que fomentent ces démons. Pauvre Malika, pauvre Malika.

Sa chair est flasque molle distendue. Et son visage plein de rage et fureur, plus terrifiant encore. La mort ne l'a pas apaisé. Elle n'apaise personne. Je sais que les morts ne partent jamais en paix. Ils apparaissent aux vivants comme des épouvantails échevelés. Et pourtant ils sont si calmes. Et pourtant c'est un peu comme si on les avait enlevés par surprise. Comme si on leur avait arraché ce dernier souffle qui les maintenait si peu à la vie et que cela ne leur avait pas plu, mais alors pas plu du tout. C'est bien vrai, la mort nous arrache à la vie.

La mort nous arrache.

Regarde, maintenant, regarde-toi, mon frère. Où est passée ta superbe ? Et ton fier orgueil ? Et tes belles manières ? Et ton autorité ? Qu'as-tu fait du matamore qui arpentait son royaume la moustache au vent ? Hier encore, tu existais, tu respirais, aujourd'hui tu n'es plus qu'un objet aux mains de tes sœurs. Un pantin ridicule et sale.

— Arrête de rire ! Arrête, pauvre diablesse !

Fatima, ma sœur, est mauvaise comme la teigne. Elle est vieille et noire comme un corbeau. Elle est maigre. Elle est petite. Et personne n'a jamais voulu d'elle. Elle ne s'est jamais mariée. *Tu es trop méchante*, lui disait Si Mokhtar, *personne ne te couchera à côté de lui* (et il riait, riait). *Il aurait bien peur, en se réveillant, de se*

*retrouver cloué sur son lit comme le fils de Marie sur sa planche* (et il riait, riait).

Pauvre Malika, pauvre Malika.

*(Il l'a tuée, il l'a tuée. Mon Dieu, mon enfant, mon Dieu !)*

Ce sont des démons, tous.

## Malika

Je dormais encore quand j'ai entendu les premières lamentations de ses sœurs. J'ai alors su que c'était fini. Je n'ai pas ressenti de peine, ni de colère, ni de joie. Je n'ai rien ressenti et c'est mieux ainsi. Je me suis levée et je me suis dirigée vers sa chambre, vers notre chambre. Il était étendu, la mâchoire crispée, comme s'il avait essayé de dire quelque chose, mais que les mots étaient restés dans sa bouche, coincés derrière la barrière de ses dents serrées. Sous son visage, on voyait apparaître les os du crâne, dont le tracé régulier dessinait un masque rigide, un masque effrayant. Pourtant, j'ai su immédiatement qu'il ne me ferait plus jamais peur. Je me suis approchée du lit et j'ai pris sa main dans la mienne. J'avais l'impression de tenir une pierre entre mes doigts, une pierre lourde et froide, une pierre aux arêtes vives, blessantes. J'avais envie de la rejeter au loin, comme lorsque enfant on s'amuse à jeter des cailloux dans la mer, en sachant bien qu'on ne pourra pas les récupérer, juste pour le plaisir de les projeter au plus loin, juste pour le bonheur de les voir s'enfoncer dans les flots, là-bas, sous le ciel et les nuages. J'ai

lâché sa main et elle est retombée sur le drap, d'un bloc.

Autour de nous, la chambre, éclairée par une veilleuse, vibrait d'ombre et de lumière. Fatima et Hakima pleuraient, puis se calmaient, puis pleuraient à nouveau. Elles le laveront ensemble, elles sont là pour cela. Quant à moi je ne veux plus jamais revoir son corps, qui maintenant n'est plus qu'une présence sans existence, un défaut d'être. Sa vie d'ailleurs n'aura jamais été rien d'autre qu'une sorte de défi à ma logique, comme si, en continuant à respirer, il revendiquait une place qui ne lui était pas due, et cela depuis trop longtemps pour que cela fût admissible. Pour moi, il avait cessé d'exister bien avant ce matin. Il n'était plus qu'une vague présence, une chose sans importance dont je m'accommodais pourtant sans trop de difficulté. Je parvenais à vivre à ses côtés sans haine mais sans amour, le renvoyant sans cesse à lui-même, à l'image qu'il avait avec beaucoup de soin tissée et proposée au monde.

Je ne lui pardonnerai jamais ce qu'il a fait. Jamais. Du jour où il l'a fait, j'ai tué en moi tout sentiment et je suis devenue une mécanique de chair et de sang.

Sans haine et sans amour.

Il faut réveiller les enfants. Que tous voient qu'il est bel et bien mort ! Que tous prennent la mesure de l'événement. Un nouveau règne arrive, une nouvelle histoire.

— Il faut réveiller les enfants, vite.

Autour de moi, personne ne bougeait, comme si le

temps eût été suspendu par la seule grâce de la mort. La veilleuse continuait à prodiguer une faible lumière, filet de peu d'intensité qui enveloppait le cadavre et le monde dans un même linceul.

Hakima et Fatima, que le diable les emporte, s'affairaient auprès de lui comme des abeilles autour de leur reine. Elles allaient et venaient en proie à une fièvre incompréhensible. Sans doute redoutaient-elles la fixation du corps mort, sans doute craignaient-elles de se voir à leur tour arrêtées dans leur course folle, sans but, ignorantes qu'elles étaient de la vanité de tout effort, puisque tout concourait à nous réduire à cet amas de chair éteinte, presque grise, que la lumière de la faible lampe ne parvenait pas à exalter, comme le feu un parfum ou un alcool.

— Il faut réveiller les enfants.

— Pas encore, dit Fatima en arrangeant la couverture blanche sur la poitrine de Si Mokhtar. C'est un travail de femme. Qu'ils dorment !

— Alors, réveille Nadia.

C'est Hakima qui finalement se dirigea vers la chambre de ma fille. Elle n'en revint que dix minutes plus tard, suivie d'une ombre frêle, fragile, une sorte de spectre aux cheveux noirs et lisses qui entouraient un visage d'enfant bien qu'elle fût déjà une femme avec un ventre de femme, une poitrine de femme et des hanches de femme. Elle émit alors une sorte de couinement, vite étouffé par des larmes.

— Ne pleure pas. Il n'aurait pas pleuré, lui, dis-je en désignant la chose sur le lit.

— Tu n'as pas de cœur, dit Fatima.

— Qu'il l'emporte dans sa tombe où il pourrira à ses côtés.

Nadia eut un sanglot d'une violence telle que je crus qu'elle allait tomber, morte, comme une mouche en son dernier bourdonnement. Mais rien de tel ne se produisit. De même que le mort paraissait encore plus mort sous la lumière de la veilleuse, de même ma fille paraissait encore plus femme dans la douleur, ou ce qui y ressemblait de plus près, car, tout le monde le sait, aux âmes sans force, il n'est pas donné d'éprouver de peine au-delà de leur condition.

— Console-toi, Nadia. Et vite. La vie est si courte.

— Tu es un monstre, souffla Fatima. Un...

— ... un monstre, oui je sais. Tu te répètes, femelle !

En cet instant de douceur et de silence, j'éprouvais une haine absolue, brûlante comme une soif ; et la lumière de la veilleuse venait peindre sur les murs de la chambre de grandes flammes, qui festoyaient sur son visage, sur ses mains sèches, comme sur les plumes d'un immense oiseau mort.

*Le bourreau de Cyrtha*



Je ne me sépare jamais de mon automatique : un 9 millimètres aux capacités illimitées. Deux chargeurs de quatorze balles que je glisse dans les poches intérieures de mon blouson, que je roule en boule lorsque j'ai besoin d'un oreiller, constituent, avec la balle supplémentaire, qui loge en permanence dans le canon de mon Beretta, mon nécessaire, mon vade-mecum et, si besoin s'en fait sentir, mon unique viatique. Une belle arme ! Noire et lourde, et qui sied à mon poing, large et épais. Il n'est pas primordial, pour l'instant, que mon nom vous soit divulgué. Mettons que je suis jeune, grand et que je ne manque ni de lettres ni d'esprit. J'ai interrompu mes études en licence pour m'engager dans la police algérienne. Vaste affaire ! Un stage de six mois à Blida quand mes collègues plus âgés tombaient comme des mouches. Nous recevions des cargaisons de cadavres ; hommes défigurés, castrés, têtes sans corps et corps sans têtes. Nous avions l'embarras du choix et, comme nous le répétait à l'envi notre sergent instructeur, le choix de l'embar-

ras. Au bout de six mois de peine, l'élite combattante de l'Algérie fut mutée aux quatre coins du pays, éparpillée aux quatre vents. J'eus la chance de me retrouver à Cyrtha, ville où, jusqu'à mon engagement définitif, je poursuivais mes études. Le commissariat central accueillit les fraîches et déjà passablement lessivées recrues que nous étions.

Notre arrivée éveilla bien des rancœurs. Nous étions jeunes, solides, plutôt bien bâtis et fous de rage. Nos aînés, plus tempérés, eurent beaucoup de mal à supporter nos ardeurs. Une brigade spéciale fut constituée pour nous. Nous l'appelions la Brigade de répression du banditisme : BRB. Une manière comme une autre de désigner ce qui aurait pour mission de lutter pied à pied contre les terroristes.

Le chef de brigade, Mahmoud, était un colosse moustachu et rébarbatif. Sa marotte, la nôtre ensuite, était de réquisitionner une voiture, de faire un tour en ville et de ramasser le premier barbu qui passait à notre hauteur. Nous descendions de la voiture, capturions notre proie et l'enfouissions dans le coffre sans nulle autre forme de procès. Au commissariat, il s'agissait d'humilier le misérable, de la manière la plus fine, la plus sournoise. Nous ne le relâchions qu'en fin de soirée, la figure à moitié rasée. Mahmoud désignait ce traitement de faveur par la douce expression d'action psychologique. Je ne dirais pas ici que nous n'y prenions pas notre pied. Je crois même que nous nous marrions franchement. Cela resserrait nos liens.

La BRB de Cyrtha fit sa première sortie d'envergure

un mois à peine après mon affectation. Le quartier de La Colonne fut bouclé le matin même. On nous avait indiqué une petite maison basse, avec un patio, où nichait un groupe de terroristes. Lorsque nous débarquâmes, ils s'étaient déjà envolés par les toits ; ne restaient plus que deux ou trois vieilles femmes piaillantes et remuantes, et quelques morveux en loques. Mahmoud se chargea d'interroger les petites vieilles qui, devant la hargne du chef de brigade, nous indiquèrent le chemin pris par notre gibier.

Je grimpai sur le toit et commençai ainsi ma première poursuite. J'avisai un homme qui courait sur les tuiles — elles étaient rouges et liserées de mousse verte, glissantes —, il s'accrochait aux vieilles cheminées, rebondissait sur les balcons, cavalait, armé d'un fusil à canon scié, avec l'agilité d'un équilibriste. J'ai failli abandonner ; puis je m'aperçus qu'il ne pouvait en définitive suivre qu'un seul chemin.

Je redescendis, empruntai au galop la rue qui longeait les toits sur lesquels mon acrobate bondissait, m'engouffrai dans une autre maison basse, enfonçai la porte et me retrouvai, une nouvelle fois, sur les tuiles. J'avais dépassé le bonhomme de plusieurs longueurs. Je n'avais plus qu'à attendre. Il viendrait. Immanquablement, et comme porté par une forme de fatalité, il se présenterait à moi, le visage empourpré par l'effort. Une ombre singulière et reconnaissable entre toutes, celle de la bête traquée, masquerait son visage.

Fébrile, j'armai mon klach.

Le type de la morgue ouvrit lentement le coffre. Fatigué, il tira à lui le brancard où reposait le corps inerte.

Il souleva le drap blanc.

— Vous l'avez arrangé, me dit-il en faisant la moue.

Je lui avais vidé mon chargeur dans le corps, un chargeur entier de mitraillette. Je m'étais cramponné à la détente du klach comme s'il se fût agi de retenir une bouée de sauvetage pendant un ouragan. Il avait vacillé, lentement fondu devant mes yeux. Son fusil à canon scié avait glissé sur les tuiles rouges, rebondi sur un balcon et atterri dans une cour carrée.

Pendant ce temps, ma mitraillette le débitait en tranches. Il mourait mille fois, mille fois se décomposait sous mes yeux écarquillés.

— Vous l'avez bien arrangé, répéta-t-il, l'air encore plus hagard.

L'histoire fit le tour du commissariat. Pendant plusieurs jours, on raconta à qui voulait bien l'entendre comment j'avais descendu mon premier homme. Mahmoud est venu me féliciter, puis le capitaine Hout ; enfin le colonel Mout en personne vint me serrer la main.

J'ai, depuis, assassiné plus de sept personnes. De sang-froid.

À présent, je me réveille souvent dans une chambre d'étudiant de dix mètres carrés. Nous y vivons à trois : Rachid Hchicha, Poisson et moi-même. Rachid et Pois-

son sont d'anciens condisciples de fac. Ils poursuivent d'éternelles études.

Le matin, invariablement, j'extrahis mon Beretta caché sous le matelas, le fixe à l'aine et m'en vais faire ma toilette. Pendant ce temps Rachid prépare le café. Nous le surnommons Hchicha parce qu'il élève quotidiennement la consommation de cannabis au rang d'activité artistique aux formes hautement ritualisées. Poisson, le surnom de mon autre compagnon de chambre, dérive de la capacité étonnante qu'a ce dernier de réussir aux examens qu'il n'a pas préparés, de s'inviter à n'importe quelle table et de se couler dans n'importe quel lit.

— Le café est prêt ! lance Rachid.

Poisson sort péniblement du lit. Les yeux chassieux, il regarde autour de lui, se demandant toujours où il a bien pu dormir. Rassuré, il saute à terre — les lits sont superposés — et nous rejoint autour de la cafetière.

Ce soir, je travaille au bureau d'exploitation. Je le dis à Rachid.

— Ce soir est un autre soir, répond-il.

— Quand vous en aurez fini avec eux, vous vous occuperez de nous, me taquine Poisson, un bol fumant en main.

— Qui, eux ?

— Les terros, tiens !

Effectivement, un jour...

Mais considérons, pour l'instant, que nous sommes amis. Ils me fournissent le gîte, le couvert, bien maigre

c'est vrai, et, ce qui est appréciable, une dose nécessaire d'humanité. En retour, je les arrose largement de ma paye de fonctionnaire bourreau. Nous cohabitons sur le campus de l'université pendant une partie de la journée. Le reste du temps, je vaque à mes occupations. Je pars en mission, ne reviens qu'au point du jour et m'endors sur un matelas sale entre leurs ronflements, l'odeur des pets et les relents de shit. L'après-midi, nous déambulons sur le campus. J'ai même rencontré une jeune fille que j'épouserai peut-être — c'est ce que je lui raconte pour entretenir sa flamme. Les femmes aiment les types dans mon genre. Une caractéristique qui me fait frémir. Je raconte beaucoup de choses à Djamilia. Je lui ai même parlé des hommes que j'avais refroidis. Elle n'en a cure. Cela lui plaît même assez. Elles goûtent nos semblables. Truands ou tueurs, flics ou voyous, elles se blottissent dans nos bras morts et aiment à être caressées par des mains assassines. Elles ne répugnent pas à leur contact. Bien au contraire.

L'autre jour, un journaliste d'Alger est venu faire un tour dans notre chambre. Mes amis connaissent un de leurs profs, ex-communiste, à présent mouchard de la Force militaire. Pigiste à l'occasion, le prof a côtoyé le journaliste algérois. Bien entendu, le brave homme ignore les états de sévices de son docte ami.

La peur l'avait amaigri. Je sais reconnaître l'état de panique chez un individu. Il ne fait pas bon vivre à Alger en ce moment. Surtout il ne fait pas bon être journaliste à Alger en ce moment. Il ôta son béret gris, découvrant une terne calvitie.

Pour faire le beau, j'ai sorti mon rutilant 9 millimètres en acier noir. Je l'ai lentement rangé sous mon matelas. J'ai ensuite vidé mes poches.

Les deux chargeurs finirent leur course sur l'oreiller sans taie. Je suis fier de moi.

Le journaliste, l'air encore plus triste, s'était assis face à moi. Je leur ai alors servi mon sermon habituel, ma litanie :

— Faut tous les massacrer, un par un les déloger puis les abattre. Les exterminer. De toute façon, c'est eux ou nous. (Imparable, n'est-ce pas ?) C'est eux ou nous, je vous le dis, moi. Il n'y a qu'à voir comment ils vous trucident un homme.

Le journaliste se fige. C'est lui qu'on dépiaute tous les jours. Je m'en fous, je continue.

— Même mon père, si un jour je le prends à faire ce qu'ils font, je le descends.

Le journaliste n'ose même plus lever les yeux. Le prof mouche est hilare. Rachid aspire goulûment la vapeur insane de son mégot. Poisson s'endort.

J'ai passé plusieurs mois au commissariat central. Nous nous terrions. La nuit, nous partions en opération. Nous ratissions. Nous ratissions encore et encore, et large. Nous n'ôtions jamais nos cagoules. Nous sillonnions les rues étroites de la ville froide. Nous battions les campagnes environnantes. Nous allumions d'immenses feux dans la nuit noire. Coûte que coûte

les débusquer, tel était notre credo. Nous agissions toujours sur informations. Nous les encerclions. Nous les circonvenions. Nous les exterminions avec une détermination farouche. Lorsqu'ils tombaient vivants entre nos mains, nous les promenions dans la ville. Dans de grandes Toyota blanches, menottes aux poings, nous les faisons défiler. Ils nous indiquaient alors les repaires de leurs congénères, les chiens. Nous descendions de nos grosses voitures, fracassions des portes et emmenions les malheureux qui rôdaient dans les parages.

Nous fîmes un travail de rats, je ne le répéterai jamais assez. De rats.

Je pris de la bouteille. J'acquis une solide expérience. Je m'endurcis. Je devins même un peu casse-cou, ce qui ne plaisait pas à mes collègues. Ils vendaient chèrement leur peau, les salauds. Je n'avais peur de rien. N'ayant rien à perdre, je ne craignais pas la mort. Une chose si simple. Comparé à toutes les saloperies qui traînent ici et là, à toutes les mesquineries qui nous fédèrent, qui nous tiennent liés les uns aux autres, mourir d'une balle dans la peau relevait presque de la facilité, ou de l'exploit, ce qui revient au même. Je jouais ma carcasse de jeune homme de vingt ans avec une aisance, une jubilation déconcertantes. Plus que tout, je redoutais l'inaction, le moment où la vie reprenait un cours normal, les matinées calmes, les nuits paisibles. Mon Dieu, comme je redoutais tout cela ! Même Mahmoud, le grand et solide Mahmoud, me regardait maintenant avec crainte. Il faut le dire, c'est que je lui ressemblais de plus en plus au brave et

colossal Mahmoud. Je devins plus que Mahmoud, je devins moi-même, et le résultat n'était pas très beau à voir. C'est à ce moment précis que je rencontrai Rachid Hchicha. Il m'offrit sa compagnie et sa chambre d'étudiant. En retour, eh bien, en retour je lui offris une part non négligeable de ma monstruosité. Il en redemanda.

— Je vais employer leurs méthodes.

Le café est bondé. Je me place toujours face à l'entrée, dos au mur, comme dans les westerns. Aujourd'hui, en plus de Rachid Hchicha et Poisson, deux autres étudiants m'écoutent. Ils boivent mes paroles sans sourciller. Le plus grand, un blond filiforme, veut même devenir flic. Il se rêve déjà avec un automatique derrière la ceinture et une certaine forme d'impunité. Il me rappelle le gosse qui s'engagea il y a quelques mois. Lui aussi regardait avec les mêmes yeux d'enfant glouton les symboles de la puissance. Une toute-puissance à bout de canon. La vie. La mort. Sur simple pression de l'index. L'autre, un écrivillon, note pour la postérité les vérités d'égout que je déverse dans le porche de leurs oreilles. J'ai peur de l'écrivain. J'évite son regard. Il note tout ce qui passe par ma bouche, et je parle.

— Je ne gâcherai plus mes munitions. Je les égorgerai avec un bris de verre. Je leur arracherai la tête. Et la déposerai devant leurs mères. Vous ne me croyez pas capable de faire ce que je dis ?

Hchicha roule un énième mégot.

— Les enfants de putain !

Je pense à Djamila. Je le leur dis.

— Suis-je encore capable d'aimer ? J'ai le sang de

sept hommes sur mes mains. Et de même qu'il existe sept cieus, sept cadavres encombrant les marches qui me mèneront au paradis.

Je divague à présent. Ils m'écoutent comme leur oracle.

— Je clouerai leurs corps sur les portes de leurs maisons et j'accrocherai leurs têtes à leurs fenêtres. Ils l'ont bien fait, eux, n'est-ce pas ?

Tout le monde acquiesce.

L'écrivain écoute et ne pipe mot. Lui aussi m'admire. Il admire la formation de mon esprit. Mais un écrivain, un jour ou l'autre, se met à écrire. Je comprends pourquoi ils s'échinent tous à les abattre.

*Djamila je t'aime comme les corps suppliciés de mes ennemis, Djamila je t'aime comme le visage de l'homme qui le premier tomba sous mes coups, Djamila de sang et de larmes et de merde et*

*ce soir*, précisément, je travaille au bureau d'exploitation. *Ce soir est un autre soir*. Tant mieux, oui, c'est tant mieux que ce soir ne soit pas comme tous les autres soirs. Hier matin, un de mes collègues s'est suicidé. Tous les membres de la BRB étaient en réunion ; ils préparaient une nouvelle sortie. Mon collègue, Souissi, a emprunté le pistolet d'une nouvelle recrue. Il l'a armé puis s'est collé le canon contre sa tempe.

Au commissariat, j'ai avisé Mahmoud qui traînait dans les couloirs. J'ai cherché à comprendre ce qui s'était réellement passé.

— Passe ton chemin, morveux !

La pression.

— La pression, mon cul !

Il m'a alors coincé contre le mur. Il reniflait comme un taureau.

— T'as tout compris, petite fiote. Hein ! T'as tout pigé avec ta cervelle de puceau de mes deux ? Retourne d'où tu viens. Retourne niquer tes petites étudiantes en chaleur et ne nous fais plus chier.

Je lui ai balancé un coup de poing. Il l'a encaissé sans un mot, puis j'ai senti son genou chercher mon entrejambe. Je me suis affaissé face contre terre. Il s'est mis à me piétiner en renâclant comme un cheval.

Ma tête a explosé.

Il m'a relevé et adossé contre le mur. J'ai cru voir venir mon heure dernière. Mon sang dégoulinait sur ma chemise et venait oindre le plancher.

— Tu vois, petit connard, Souissi, y s'est pas suicidé. Quelqu'un lui a collé une balle dans la tête parce qu'il voulait nous vendre. Et si toi, tu fermes pas ta gueule, on te suicidera aussi. Le suicide c'est pour l'usage externe. Tu comprends ! Dis que tu comprends, pédale !

Amen.

Mon semi-automatique est mon plus fidèle compagnon. L'AK 47 se présente sous la forme d'un gros fusil-mitrailleur, à crosse repliable ou non. Les fusils algériens ont souvent une crosse inamovible en plastique rouge. Pour ma part, je préfère les modèles étrangers à crosse métallique. Alimenté par des char-

geurs de trente cartouches, la cadence de tir d'un klach est de 650 coups/minute. Ce qui n'est pas négligeable. Les terroristes bien armés utilisent des kalachnikovs. Selon que vous soyez placé en aval ou en amont du canon, un klach peut vous sauver la vie ou vous l'ôter. C'est une simple question de logique. Je me suis plus souvent retrouvé derrière que devant.

Djamila semble apprécier le cours de balistique. Elle déboutonne mon pantalon. Allongé sur l'herbe, je la regarde se saisir de mon sexe et l'engloutir. Le ciel est bleu et vide. Autour de nous des étudiants se dirigent vers les amphithéâtres, les salles de classe ou la cantine. Ils ne nous voient pas. Nous nous sommes planqués en contrebas d'un petit talus herbeux, dans l'encoignure du mur qui sépare la cité des filles de celle des garçons. Djamila me pompe le dard avec une application d'experte dans le maniement de la queue. Je n'épouserai pas Djamila ; elle ne le sait pas encore. Parfois, il m'arrive de penser à Souissi, à la manière dont il dut vivre ses derniers instants quand l'un de mes collègues avait déjà apposé le canon de son arme sur sa tempe, quand le métal froid et lourd avait questionné son front étroit. Je frissonne. Mon sperme cogne la gorge de Djamila et retombe sur ma queue vibratile. Il fait chaud, le ciel est bleu, les étudiants se baladent en se racontant des blagues.

Je reboutonne mon pantalon et me lève. Djamila me regarde. Elle m'implore de rester. Une tache de sperme colore son chemisier dégrafé. Je me défile.

Sur le campus, près des roulottes — on y sert des

sandwichs et de la limonade —, un collègue de la BRB enfourne un énorme merguez-frites qu'il humecte de Coca.

— Je te cherchais, me dit-il, entre deux bouchées monstrueuses.

— Pourquoi ?

— Y a du nouveau, ajoute-t-il, défiguré par sa mastication.

Une frite se casse la gueule.

Assis sur son bureau, le type de la morgue fume une cigarette. Derrière lui, couché sur une civière, un macchabée donne l'impression d'observer attentivement le plafond dont la peinture écaillée menace de choir en pluie de sang. Gueule ouverte, Les Sept Plaies d'Égypte se tient coi. Pour l'instant.

L'homme à la cigarette finit par se lever. Il ouvre le coffre et tire une civière.

— Voilà, dit-il en soulevant le drap blanc.

Le haut du crâne manquait à l'appel. À la place, un vide béant, un néant de chairs compostées. Plus bas, un bout de nez semblait mystérieusement agrafé à sa lèvre supérieure. Sur la lèvre, une énorme moustache.

Mahmoud, colosse défiguré, dormait du sommeil de l'injuste.

Le collègue dit :

— Ce matin, en sortant de chez lui. Deux types l'attendaient en bas de la cage d'escalier. Il en a blessé un.

L'autre a eu le temps de lui coller trois balles dans la tête et de déguerpir. Il n'a pas achevé son compare.

— Une aubaine.

— Ouais, racla-t-il.

De la harissa de ce matin maculait les commissures de ses lèvres. J'avais envie qu'il fasse disparaître ces reliefs. En parlant, un peu de bave suintait et coulait rouge sur son menton.

Mahmoud, tu n'es pas beau à voir. C'est strictement à usage interne.

Le bureau d'exploitation des indices et preuves matérielles est une pièce étroite aménagée dans le sous-sol du commissariat. En poussant une porte blindée, on se retrouve entre quatre murs épais, quatre murs noirs, et pas mal de silence qu'il faut combler à tout prix. Adossée contre une des cloisons, une batte de base-ball m'attend. Le base-ball ? un jeu aux règles ésotériques, le mystère américain du XX<sup>e</sup> siècle. Mais lorsqu'il s'agit de briser les membres d'un être humain rien ne remplacera jamais cette bonne vieille batte américaine.

L'assassin de Mahmoud ? un gars famélique qui ne fait pas son âge. Il louche en me voyant me saisir de l'instrument : un objet lourd et contondant qui d'habitude sert à renvoyer une balle en cuir.

— Déshabille-toi !

Je lui flanque une volée dans les côtes. Il obtempère

en pleurnichant. Je n'aurai pas besoin de le pousser à bout.

De même que le soleil se lève à l'est, de même que la nuit succède au jour, il passera aux aveux.

Je le regarde se déshabiller en ravalant sa morve. Ses gestes sont lents, fébriles. Il manque d'arracher un bouton de sa chemise, oublie de desserrer sa ceinture, arrache les lacets de ses chaussures — les doigts gourds, la main tremblante.

Ses dents grincent.

Commandez à un homme de se désaper devant vous et il perdra toute dignité. Une autre mathématique. Imparable et cruelle, elle aussi. Il diminuera dans sa propre estime. Il se recroquevillera corps et âme. Et il ne vous restera plus qu'à cueillir les fruits blets de votre science. Les fruits amers de votre connaissance.

— Qui ? Comment ? Pourquoi ? dis-je en prononçant clairement, lentement, ces trois mots essentiels à l'entendement de notre monde.

— Je ne sais pas. J'ai rien fait, couine-t-il.

Je reprends les mêmes termes de ma proposition ; avec lenteur, avec décision, avec ma batte de base-ball.

Il s'écroule.

Je le réveille à coups de pied dans les couilles.

Il passe à table.

J'en ai connu de plus costauds. Des mecs à qui il fallait brûler la plante des pieds, saupoudrer de poudre et faire flamber comme des crêpes. Des types qu'on plongeait dans leur merde. Des hommes qu'on électro-

cutait sur des chaises en acier. La plupart craquaient au bout de quelques heures, de quelques jours. Certains, miraculeusement, résistaient. Ensuite ils mouraient et tout était dit.

Je couchai les résultats de ma maïeutique sur du papier filigrané.

Un adolescent de quatorze ans, habitant dans le quartier de Mahmoud, leur a servi d'indicateur. Les deux hommes descendent du maquis et attendent leur proie. Ils se postent dans la cage d'escalier de l'immeuble où vit Mahmoud. Si un voisin passe, ils lui ordonnent de fermer sa gueule et de rentrer se terrer chez lui, sous peine de représailles. Mahmoud sort de son appartement. Le chef du groupe, celui qui a réussi à filer, arme son pistolet. Mahmoud entend le va-et-vient du canon. Il dégaine et tire sur le plus jeune. Ce dernier n'a jamais participé à un attentat. Il tombe dans les pommes. De fait, mon collègue, Merguez-frites, s'est trompé. La balle n'a pas atteint le jeunot. La panique l'aura fait tourner de l'œil. L'autre ? Eh bien l'autre, il termine son boulot. Lui aussi pense que le bleu s'est fait descendre. Cette méprise le perdra.

Merguez-frites déboule dans le bureau d'exploitation.

— Fini de jouer. On part en opération.

J'enfile un gilet pare-balles, décroche un klach et m'enfoncé avec lui dans la nuit.

Cyrtha se terre dans une cuvette, puis grimpe sur une colline, puis redescend vers la mer, allez comprendre ! Nous empruntons le chemin du littoral. La Toyota blanche avale des kilomètres de route sinueuse, gondolée, entre sables et béton. Quelques loupiotes falotes, lampadaires amochés, noctambules scotchés devant des télévisions dont la lumière se déverse dans la rue, strient les trottoirs et les bandes infinies de sable mangées par le sel et l'eau. Merguez-frites allume une cigarette. Bouffer, fumer et tuer, Merguez-frites connaît son métier. D'autres collègues, dont, pour des raisons évidentes de sécurité, je ne déclinerai pas les identités, morphologies et attitudes, attendent le moment de l'assaut.

— C'est vrai qu'elle ressemble à une pute, me lance Merguez-frites, soudain nostalgique et intelligent.

— La ville nous ressemble. Chaque soir elle accouche, en bonne parturiente qu'elle est, son lot d'avortons et de dégénérés.

— Tu ne pourrais pas parler comme tout le monde. Je me tais et regarde le paysage urbain muer en brousse. Le ressac me talonne. Il me colle au cul pour tout dire. Je l'annonce à Merguez-frites.

— Comprends pas.

Je m'enfonce dans un mutisme de bon aloi.

On arrive. Un premier cordon de militaires encercle la région, viennent ensuite les barrages de la gendarmerie. On nous salue. Ceux qui vont mourir...

— Foutaises ! lance Merguez-frites. Crèverai pas ce soir.

— Que Dieu t'entende ! ajoute un poulet froid.

— Ton Dieu, tu te le mets où je pense ! renchérit un troisième.

Bidonville Bled ne cherche pas à masquer sa misère. Des gourbis de tôles et de bois flottent, surréels, dans la lumière des PROJOS. C'est un vaste fouillis merdier de clapiers. Pas étonnant qu'ici germent, croissent et mûrissent les raisins de la colère.

La Toyota s'arrête. Je descends me dégourdir les jambes.

Un gendarme fatigué par une nuit somme toute assez blanche me désigne un amas de baraques isolées.

— C'est par là, me dit-il.

En cercle, mes camarades et moi nous concertons.

— Faut d'abord les arroser.

— Ensuite on sonnera la charge.

— Ça doit grouiller.

— Les terros attendent.

— Ta mère.

— Je vais t'en coller une dans le fion !

— Tu vas la fermer !

— On y va.

— On n'attend pas l'renfort ?

— On y va, putain de vos mères !

On balance les lacrymos, une ou deux grenades, et on fonce dans le tas. Je m'élançe contre une des bicoques, investis les lieux et ressorts aussi sec.

— R.A.S. !

Je déboule dans la deuxième baraque. C'est le trou du cul du diable. On n'y voit rien. J'entends quelques raclements. Une ombre. Je tire. L'ombre glisse.

Je m'attarde dans le noir. Dehors des sirènes hululent comme des hystériques pendant une éclipse. Les gaz obscurcissent et enfument la baraque. Je suffoque. Je n'entends pas, derrière moi, le bruit caractéristique d'une arme de poing. Un claquement, ténu, puis une douleur fulgurante dans le dos.

Personne n'est infaillible à ce que je sache, n'est-ce pas ?  
La ténèbre impalpable me cueille dans ses bras.

Selon les coutumes et les croyances de chaque nation, un chat a sept ou neuf vies. Il n'est sans doute pas juste que les sept me reviennent à moi seul. Mais qui osera dire que la vie est juste ?

Le toubib, un interne imberbe, m'a expliqué que la balle s'était glissée par enchantement entre mon gilet et mon dos. Elle avait vibrionné comme un insecte, me brûlant au passage une large portion de peau, puis était ressortie, l'air de rien, pour aller se coller dans une cloison du gourbi. Vous avez eu beaucoup de chance. C'est une affaire de quelques jours maintenant. Il est ensuite retourné à ses études. Les toubibs me mettent mal à l'aise. Allez savoir pourquoi. L'idée, peut-être, que leurs actes vont à contre-courant des nôtres. Je sais bien que c'est une explication qui ne tient pas la route. J'en ai pas de meilleure à vous proposer pour l'instant.

Mais l'homme qui m'a vraiment sauvé la vie, c'est Merguez-frites. Le brave m'avait suivi dans la deuxième

bicoque et avait descendu le type qui avait réussi à me toucher. Il m'avait ensuite traîné par mon gilet en hurlant comme un forcené : « Je ne crèverai pas ! Putain, je ne crèverai pas ! » C'est ce qu'il m'a raconté en engloutissant une barre de chocolat.

Mon deuxième jour d'hospitalisation fut marqué par la visite de Rachid Hchicha et de Poisson.

Rachid m'offrit une tablette de shit et Poisson une main de Fatma. C'est pour te porter bonheur, me dit-il.

Merci.

Un long silence s'écrasa dans la chambre.

— Tu sais, commença Rachid.

Non, mais j'allais le savoir.

— Tu deviens célèbre. On te surnomme le bourreau de Cyrtha. On ne parle plus que de tes exploits au bureau d'...

— ... et après ?

— Voilà, c'est que..., reprit Poisson en regardant le plafond. Nous... tu comprends ?

— Vous ne voulez plus vous mouiller. Vous ne voulez plus voir ma gueule ! Elle vous fait peur, n'est-ce pas ? Vous chiez dans votre froc à l'idée qu'on vous classe dans la rubrique : amis du bourreau.

— Euh...

— Je protège vos culs en faisant mon travail. C'est pour vos culs de privilégiés que je plonge chaque soir mes mains dans la merde. Bande de cons ! Salauds ! Enculés !

Je trépignais en proie à mon hubris. Je les aurais bien descendus, pour la peine, pour la peine qu'ils me causaient.

Épuisé, je retombai sur mon lit.

Ils se défilèrent, la queue entre les jambes.

Pour la seconde fois, je reçus la visite de Merguez-frites, mon alter ego.

— T'as fait du bon boulot, me dit-il. On a chopé l'assassin de Mahmoud et son indic de quatorze ans.

L'heure était venue de me lever.

Le bureau du colonel Mout ressemble à une tombe. De grands rideaux noirs couvrent les fenêtres et emprisonnent l'obscurité. Une lampe éclaire faiblement les mains du colonel et la partie basse de son visage. Il se terre dans les ténèbres, régissant de ce nocturne piédestal les destinées de la vaste fourmilière qui a pris le nom de Commissariat central de Cyrtha.

— Je vis dans le noir, me dit le colonel. Comme une taupe. Même en pleine lumière, il ne s'agit pas de se faire tirer dessus. Et puis je ne supporte pas les caves.

J'eus l'impression qu'il faisait allusion à mes états de sévices.

— Vous désirez, à ce que j'ai cru comprendre, emmener en balade les assassins de votre collègue Mahmoud.

— Oui, monsieur.

— Je vous considère comme un élément important de notre commissariat. Son fer de lance, en quelque sorte, dit-il en esquissant un sourire moqueur. De ce fait, et à la condition que ce genre de demande ne se réitère pas trop souvent, je vous autorise à leur faire

prendre l'air. Vous comprendrez que cette discussion est strictement confidentielle.

— Oui, monsieur.

Il se dresse sur ses jambes, longues et fines jambes d'échassier, et me tend la main.

— Au revoir.

Le colonel Mout se rassoit, replongeant dans la ténèbre. Seule sa bouche, un trait barrant le milieu de son menton, est visible. Elle ricane. Mais ce n'est qu'une impression. Le reste, perdu dans le sombre, semble me jauger. Son costume noir l'habille comme l'Archange.

Azraël.

Je cherche à voir sa faux. Il n'en a pas. Je me suis peut-être trompé. Je sors.

Le quartier de Mahmoud, « Les Allemands », se décline sous les formes identiques d'immeubles assemblés à partir de plaques de béton armé. Des cages à poules. Quelques vagues terrains se chargent d'instruire la partie édénique de l'endroit. Un ou deux arbres calcinés, plantés sur le trottoir, saluent notre descente. La nuit a empaqueté toute cette merde.

Merguez-frites m'aide à extraire les deux hommes de la voiture. Le plus vieux a une trentaine d'années. Le plus jeune, quatorze ans.

Nous les agenouillons devant la porte d'entrée de l'immeuble où vécut Mahmoud.

Merguez-frites s'éloigne et me fait signe de le rejoindre.

Il dit :

— J'étais présent quand Souissi...

Il marque une pause et incline la tête. Un peu d'éternité nous prend dans ses bras. Je remarque que le gosse tremble de tous ses membres. La nuit l'enferme. Le vent de terre se lève et fait tournoyer les arbres morts.

— C'est Mahmoud qui a appuyé sur la détente, n'est-ce pas ? dis-je, porté par le vent et la nuit.

— Il t'aurait descendu un jour ou l'autre. Tu lui faisais trop peur. Tu...

Tu savais bien que Mahmoud était un pourri. Tu connaissais l'âme de ce type. Tu sais aussi que rien n'a de sens. Tu crois savoir que les hommes qui vivent, dans la lumière vivent et lui appartiennent, ne te ressemblent pas. Tu sais tout ça. Tu sais pas mal de choses pour ton âge, un peu trop de choses même. Tu sais armer un Beretta. Un 9 millimètres. Quinze coups.

Tu sais tirer.

Tu tires.

J'ai laissé filer le plus jeune.

Je crois.



*Nuée ardente*



L'agonie du Colonel fut longue, très longue. À la semblance des crimes perpétrés sur ses sujets, sa peau se disloqua et tomba : le Colonel, vivant, entra en putréfaction.

Les habitants de Cyrtha, ses sujets, n'eurent plus le privilège de voir sa silhouette à la télévision. La disparition du corps hiératique, machinal, recouvert d'un uniforme vert, relevait d'une magie qui ne manquerait pas de se dissiper, pensaient les féaux du dictateur. Pourtant les décorations jadis arborées en nombre n'atténuaient jamais l'impression de vacuité qui émanait de ce pantin.

Les Cyrthéens crurent à une absence due au bouleversement de la grille des programmes. On finit par revoir un soir, puis tous les soirs suivants, le corps du militaire, engoncé dans son uniforme de carte à jouer. Les habitants de Cyrtha s'aperçurent bien vite qu'il s'agissait d'images d'archives, de vieux films que les services de la propagande diffusaient à nouveau pour apaiser les plus folles rumeurs qui menaçaient d'em-

braser la ville. Puis le stratagème ne trompant plus personne, on ne revit plus le Colonel.

Quand il fut établi pour tout le monde que le Colonel avait bel et bien déserté les lanternes électroniques qui illuminaient depuis des décennies les citrouilles de nos concitoyens, la rumeur enflamma les esprits. Le Colonel était malade, lui qu'on croyait immortel, hors d'atteinte du temps et de ses épreuves, tant les images répliquées à l'infini et les discours logorrhéiques, le même costume, la même moustache, les petits yeux brillants qui ne nous regardaient jamais, semblaient éternels comme la misère du monde. On parla, on chuchota, on disputa du mal étrange, de la mort probable, certaine, du dictateur. Dans les cafés, dans les maisons, dans les rues, sur les marchés, sur les toits, dans les bordels de Cyrtha, un seul sujet de discussion, une unique préoccupation entretenait la fièvre populaire.

La Force militaire, devant l'ampleur de la palabre, réagit avec la plus extrême violence. Des familles entières disparurent, emportées par l'information exacte, ou inexacte, qu'elles recueillirent de bonne foi, attisèrent comme un bon feu, puis divulguèrent pour leur malheur. Il fallut attendre encore de nombreux mois avant l'annonce de la mort véritable du Colonel. Des milliers de personnes avaient disparu dans l'intervalle. Elles furent les victimes collatérales de la fin du soldat d'État, du grand Moudjahid, du Guerrier perpétuel.

Les médecins du Colonel s'accordaient à dire qu'il était perdu. Son affection ne ressemblait à rien de connu. Ils compulsèrent la littérature, mais ne parvinrent jamais à définir avec exactitude les symptômes présentés par le malade. Incapables de poser un diagnostic. On les fusilla. Le Colonel ne plaisantait pas avec la médecine. Il avait instauré la gratuité des soins, et pensait, fort mal, que nos concitoyens étaient les mieux lotis du monde. Il ne supporta pas de voir son corps glorieux échapper à la science des hommes de l'art formés dans ses universités. Pourtant nul ne pouvait remédier aux affres dans lesquelles se débattait l'homme le plus puissant et le moins miséricordieux du pays.

Ses proches commencèrent à sortir de leur torpeur, lents comme des rongeurs après une hibernation. L'agonie du Colonel exacerbait chez ses courtisans le goût du pouvoir qu'ils cachaient sous des comportements serviles. À présent, ils se frottaient les mains et se préparaient à succéder à l'homme qui, des décennies durant, les écrasa. Les exécutions pour trahisons, complots, tentatives de coups d'État, rythmaient la vie du Colonel qui sans opposants, sans conflits, se serait ennuyé au point de perdre le désir vital qui lui avait fait atteindre le faîte de la puissance.

Aux bienheureux survivants, son agonie ouvrit des horizons enchantés.

Il ne restait plus qu'à préparer l'opinion publique. La solide Constitution de notre État ne prévoyait ni la

démission du Colonel ni sa disparition. Le Colonel, en la rédigeant, n'imaginait en aucun cas, comme nous tous d'ailleurs, qu'il fût susceptible de périr. Il était éternel comme son royaume, éternel comme l'était Cyrtha. Le Colonel avait bâti sa vie sur trois axiomes : il ne se trompait jamais, il agissait pour le bien du peuple, il serait toujours le seul à exercer le pouvoir. La mort, quant à elle, relevait trop du sort pour qu'un tel personnage l'envisageât.

Quand le mal fut venu, le Colonel se trouva fort dépourvu ; il ne se sentait pas l'âme d'une fourmi, lui qui régnait sur ses sujets comme Belzébuth sur ses mouches.

C'était une lèpre qui s'attaqua d'abord à sa chair avant de s'en prendre à son âme. À chaque once de peau qu'il perdait, il rendait grâce pour les forfaits commis durant sa brève mais terrible existence. Il se doutait pourtant qu'il n'aurait jamais assez de toute son enveloppe charnelle pour s'acquitter de sa dette. Il ne put faire part de ses préoccupations à personne. Il avait exterminé de ses propres mains ses amis les plus proches ainsi que leurs familles. Il sombra dans la mélancolie, singulière torpeur qui nous fit dire qu'il devenait fou. En vérité, il n'avait pas encore perdu l'esprit. Sa maladie provoqua même un regain de lucidité. Elle lui ouvrit les yeux, avant de les clore pour l'éternité, sur la turpitude incommensurable de son

entourage. Cela le plongeait dans des abîmes de désespoir. L'idée d'abandonner son royaume aux mouches qui vrombissaient autour de sa dépouille future le révoltait.

Ainsi s'ouvrit une des pages les plus sanglantes de son règne. Il massacra tous les prétendants à sa succession. Il s'en prenait aux plus naïfs, ceux qui n'étaient pas destinés à régner. Les futurs dirigeants du pays attendaient son heure dernière avant de se dévoiler. Ils se tenaient tapis dans l'ombre, agitant les ficelles de quelques pantins qu'il disloqua très vite. Qui étaient-ils ? Où se terraient-ils ? Dans les rangs de sa glorieuse armée ? Il fit décapiter les principaux commandants, empaler les lieutenants les plus ambitieux, écarteler les derniers colonels. En vain. Sa mélancolie s'accrut. Il ne pouvait tout de même pas ordonner un génocide ! Le Colonel se heurtait, pour la première fois de son existence, à un mur infranchissable, une limite qu'il ne dépasserait jamais !

Quand son apparence n'eut plus rien d'humain, il commença à germer dans son âme un profond désir de renaissance. Alors que sa chair s'en allait, laissant sa peau à vif, nerfs et tissus lymphatiques apparents, et qu'il n'était plus rien qu'une plaie, son être se reconstruisait autour d'une seule idée : débarrasser sa conscience du fardeau d'un règne impitoyable et sanglant. Le Colonel eût tant aimé recommencer sa vie : une existence moins avide de conquêtes, tournée vers la connaissance et le savoir.

Cet état de grâce fut bref.

La fréquentation quotidienne de la maladie, les ravages qu'elle faisait sur son corps, accentua son désespoir, chassa sa volonté de rédemption. Elle alimenta de nouveau le feu de son ancienne violence. Il assassina ses conseillers. Il exécuta ses domestiques. Il massacra toute personne qui le croisait, lui adressait la parole, le regardait. Il dépeça ses animaux de compagnie parce qu'il ne supportait plus de les voir gambader, pleins de vie et d'intensité. Il s'arma d'une mitrailleuse et détruisit le palais présidentiel. Il déchiqueta les tableaux qui le représentaient le visage épanoui. Il fit voler en éclats les miroirs sur les murs de ses appartements ; ils lui renvoyaient l'image d'un homme sans peau, sans cheveux, sans poils. Il démantela ses meubles ; les lits où il dormait, les immenses armoires où il rangeait ses uniformes brodés de fils d'or et d'argent. Il prit un plaisir obscur à défaire les coutures de ces costumes de scène, à arracher les décorations qu'il ne mérita jamais, à brûler les fils et les étoffes, les bois et les vernis, à desceller les pierres de sa demeure.

Il agit sur le monde comme le mal sur son corps.

Quand il n'eut plus rien à démolir, il orienta sa fureur contre ses sujets. Il balaya des milliers de personnes, en déporta des millions. Il fit de la terreur un instrument réjouissant qui éclaira les derniers jours de son agonie. Lorsque la mort vint mettre un terme au carnage, elle ne trouva qu'une loque sanguinolente dont la carcasse exhalait une odeur fétide : un charnier couvert de vers où les rats se baladaient, en mor-

dant dans la charogne vive, entre les tressautements et les râles d'un fou.

Dans ce climat de terreur, se tinrent les tractations qui désignèrent le successeur du Colonel : un timide officier, malléable et incompetent. Les compagnons du Colonel, fort jeunes quand il prit le pouvoir, s'étaient étiolés à l'ombre de sa puissance. Parvenus à un âge honorable, ils désiraient mener une vie plus calme dont ils goûteraient les fastes et les délices : voilà, s'exclamaient-ils à propos de la chiffe qui succédait au Colonel, voilà un homme de qualité et de bonne composition ! Ils jurèrent de ne pas dévoiler, même sous la torture, l'identité de leur futur maître.

Ils se jouaient si bien du Colonel qu'il n'en sut jamais rien, se chargeant même de massacrer les hommes qui ne plaisaient pas à ses amis.

Seule la réaction du peuple jetait les futurs dirigeants dans une grande perplexité. Ils ne savaient jusqu'à quel point compter avec sa docilité. Et s'il se refusait à de nouveaux asservissements ? Il avait tant souffert, supporté, enduré ; il serait légitime qu'il se révoltât à l'annonce de sa mort.

La nouvelle explosa sous les crânes et paralysa des millions d'hommes et de femmes. Un deuil d'une année fut

décrété. À la télévision, à la radio, des musiques martiales succédèrent à des discours enflammés, formant une boucle sans fin. Plus personne n'eut le droit de sortir, de travailler. On restait chez soi à brûler ses derniers neurones devant un tube cathodique. Seul le soleil se soulevait encore chaque matin.

Le jour de l'enterrement, la population sortit de sa torpeur. Elle se secoua et descendit dans les rues. Immense marée noire. Elle palpait comme un organisme gigantesque ; elle menaçait de répandre un flot torrentiel qui engloutirait la ville.

Les proches du Colonel tremblaient.

Des centaines de milliers de têtes noires, comme des fourmis, s'agitaient, frémissantes, fleuve inhumain qui gonflait entre les immeubles, alimenté sans cesse par de nouvelles poussées, traversé par des courants inconnus.

Une opération militaire, « Nuée ardente », serait déclenchée si la foule devenait hostile.

Le ciel se couvrait par instants de nuages. Des nuages qui jetaient les rues dans l'ombre. Des centaines de milliers de têtes se pressaient, les unes contre les autres. Parfois, une parole fusait. Elle planait au-dessus des petites taches puis s'abîmait dans le silence.

Un camion de l'armée déboucha sur l'avenue principale. Surprise, la foule s'écarta. Il y eut un instant d'hésitation à la vue du catafalque. Puis un cri fendit l'atmosphère. Un grand cri. Un cri de douleur poussé par une foule attristée par la mort du Colonel.

Mais il était déjà trop tard. Nous ne pûmes les rappeler.

De petits points noirs grêlèrent le ciel.

C'étaient nos bombardiers.

Une pluie rouge, fouettée par le vent, s'abattit sur  
Cyrtha, s'abattit sur nos cimetières.



*Icare et le Minotaure*



Hamid Kaïm, écrivain. Mon meurtre ne sera pas élucidé. Qu'importe ! On l'imputera à la horde barbare qui égorge, éventre, dépèce, dans une sorte d'ultime furie, tout ce qui pense et respire. Ma mort sera noyée dans la violence et le tumulte. Les responsabilités seront partagées par tout le monde, de manière équitable, en vertu de la plus grande et de la plus atroce justice qui existe sur cette terre.

Un intellectuel est mort, « sauvagement assassiné », titreront les journaux demain. J'en sais quelque chose. J'usais de tels subterfuges pour dire une indignation épuisée depuis longtemps. « Sauvagement assassiné. » Y a-t-il une autre manière de l'être ?

Les voisins, la concierge, décriront avec plaisir, et par le menu, mes derniers actes, mes dernières paroles. Certains citeront mes romans, parleront de mon peu de foi. L'ivresse qui, le soir, me tenaillait en rentrant chez moi ; je titubais dans les escaliers, m'arrêtais, m'asseyais sur une marche et sanglotais comme un enfant. Combien de fois ai-je grimpé ces

escaliers sombres, la figure décomposée, malade de trouille ? Mes tueurs me guettaient, il est vrai.

Hamid Kaïm, tu es mort, assassiné dans ton lit, ou peut-être dans une rue, de jour comme de nuit. Ta mort n'est pas exemplaire.

Dans Cyrtha la Mémorable, les sépultures ne se dénombrent plus. Et les visages arrachent aux visages l'ombre et la terre. Les larmes sèchent au vent qui souffle de nuit et s'engouffre dans les ruelles, insinuant, talonnant le promeneur, taraudant l'égaré, la silhouette à peine esquissée, hésitante, et pourtant en marche, pas après pas, martelant le sol humide — la nuit, à Cyrtha, le ciel se déverse en trombes — en une résonance ultime, sourde, dont l'errant n'a pas la conscience, sinon quel crime et quel châtement !

J'errai, moi, Hamid Kaïm.

Cyrtha rendrait gorge, pour son malheur et le mien. Je me le promettais, moi, l'écrivain en manque d'inspiration. À vingt ans ma vie s'arrêta de battre et abandonna une terre brûlée en lieu et place du cœur. Je me vengeais en marchant.

La ville de pierre. De tout temps. Aussi loin que portent mes souvenirs. La première gorgée de lait dérobée au sein de ma mère n'étanchera pas la soif causée par ma découverte de Cyrtha, quand, à cinq ans, je me perdis pour la première fois dans les rues de ce cancer. Nous étions une dizaine de gamins, plus sales

les uns que les autres, la morve pendouillante, le cheveu noir, le pantalon déchiré et nous poussions du pied une balle rouge. Je me souviens de la couleur du caoutchouc. Rouge sang. Coquelicot cueilli au matin, et je le lui offris, et elle l'accepta, et sur mes lèvres apposa un baiser. J'avais vingt ans.

D'Hilou, un garçon de sept ans, d'un coup de pied d'anthologie, expédia la balle tout contre le ciel bleu. Mon admiration pour D'Hilou grandissait à mesure que le ballon prenait de l'altitude. Bientôt, la sphère rouge s'évaporant dans la nuée, je contemplais l'exacte réplique d'un dieu aux cheveux crépus. Un dieu d'un mètre cinquante. En culottes courtes. Ce fut le premier coup porté à l'image paternelle, la première griffure. D'Hilou aux pieds rapides. Pour prix de mon admiration, D'Hilou m'invita à récupérer le ballon en rigolant. Et comme on ne décline pas une offre divine, de surcroît tombée du ciel, je partis et me perdis.

Comment décrire l'émoi d'un enfant écrasé par une ville ? Qu'importe ! Les rues s'enchevêtraient, comme à présent dans ma cervelle de moribond, s'entremêlent les souvenirs ; et les immeubles, dressés en façades grises, immuables, me suivaient d'un œil las pendant que je trottais à la recherche du ballon rouge.

Cyrtha ressemblait à un coquillage, une conque allongée par mille anneaux aux circonvolutions éternelles : les échoppes des marchands de tapis, disparus

maintenant, la rue des tanneurs dont les vapeurs de peaux blessées et purulentes envahissaient mes narines, le martèlement incessant des artisans, gravant dans le cuivre leurs arabesques à l'image des rues de Cyrtha, comme s'il eût fallu que le rêve de plusieurs générations de graveurs, en se matérialisant sur le métal, reproduisît l'univers étriqué de ces hommes de peine, la ville lazaret, ouverte pourtant sur l'océan, mais bâtie de telle sorte que chaque rue, chaque fenêtre donnât sur une rue jumelle, une fenêtre sœur, sur un monde enclos en lui-même, une prison dans la prison.

Mon âme d'enfant s'y pâmais, et je suivais le courant, bercé par le monologue de la mer, derrière les parapets érigés en prévision des invasions ; et les envahisseurs ne manquèrent pas, faisant crouler le rêve d'absolu isolement, le charme d'une ville millénaire se dépouillant de ses atours, l'œil énamouré, déjà conquise par l'Étranger qui, après l'avoir investie, l'abandonna à sa langueur de vieille fille — comme je l'appris plus tard, en grandissant, délaissé à mon tour par une femme ville : citadelle sitôt entreprise, sitôt croulant sous les flammes, Carthage s'éteignant sous le poids des trahisons.

Tout cela est bien loin maintenant. La ville, moderne, rajeunit. Les rues des tanneurs ont enterré leurs évanescences, et la chair corrompue n'embaume plus, sinon à l'heure du glas, quand l'arme noire et lourde de l'assassin interroge le front de la victime. Moi, Hamid Kaïm, écrivain de sa vie et cadavre de son état, je suivais donc les venelles de Cyrtha la populeuse, à

cinq ans dans les bras de sa maîtresse, englouti par elle, et j'y rencontrai non pas le Temps mais un homme dont le visage plat, les yeux sombres et larmoyants m'effrayèrent. Il me demanda de lui donner une partie de ma chair. Je refusai. Il me toucha en ahanant. La ville grogna. Je me sauvai. Je retrouvai le ballon rouge.

Portées par le vent et les cris des habitants massés sur les remparts, les galiotes faisaient route vers les galions ; la manœuvre des navires aux voiles rectangulaires, surchargés en hommes, canons, vivres, s'avérait d'une lenteur inestimable pour les frêles esquifs qui se dispersèrent en éventail sur la mer ; des hauteurs de Cyrtha, les femmes hurlaient en brandissant leurs bébés ; les vagues léchaient leurs jeunes chairs rougies par la brise ; les tambours martelaient la progression alerte des équipages ; turbans et pantalons bouffants des raïs claquaient sous l'écume fendue par les étraves en lame de couteau ; maintenant, les épais navires, bourdons désorientés, cherchaient à s'aligner sur la nuée brune qui s'abattait sur eux ; les ordres fusaient de pont en pont, contradictoires ; les canons et les mousquets changeaient de ligne et d'épaule ; les hommes se précipitaient d'un bord à l'autre, au gré des commandements ; un demi-siècle de rapines, de brigandages marins, avait dressé toutes les nations catholiques contre Cyrtha ; l'Espagne avait constitué une armada,

invincible, pour mettre un terme à l'anarchie sur les mers, et anéantir les corsaires, briser la gangue, investir Cyrtha ; elle contrôlerait ainsi la partie sud de la Méditerranée et acculerait le Grand Turc en brisant le Croissant, sa puissance, sa gloire ; des chants barbares montaient vers le ciel, scandés par les tambours, ressassés par les flots, exaltés par les hystéries ; les galiotes cernaient à présent l'armada du roi d'Espagne ; la ligne se brisa ; déjà, certaines caravelles cherchaient à fuir, s'empêtraient, se coupaient les vents ; des voiles se dégonflaient comme des vessies crevées ; un ordre insensé fit donner le feu en pleine débandade ; deux navires de la flotte du roi rejoignirent le fond ; les esquifs fondirent sur les navires ennemis tels des frelons ; ils tiraient à boulets rouges sous les lignes de flottaison, éventraient les plus gros et hissaient leurs équipages bariolés, simiesques, qui s'interpellaient en usant de parlures à l'image de leurs vêtements, le sarde se mêlait à l'arabe, le corse au turc, l'espagnol au berbère : langue dont le métissage contredisait la croisade et la brutalité des nations ; la mer à l'écume rouge, la mer sanguinolente, se répandit sur les rivages du monde, et dans nos cervelles ruisselle encore le chant écumeux des légendes qui nous dressèrent les uns contre les autres en perpétuant la mainmise de Cyrtha sur nos vies, piétinant nos destins particuliers, éteignant tout flambeau car jusqu'à la fin des temps nous nous bercerions d'une victoire sans gloire, la magnifiant pourtant, n'échappant pas au songe, au miroir

dont le vague reflet nous servirait tout à la fois de modèle et de statue de marbre.

Cyrtha se rengorgeait, la nuit tombait : les lumières s'éteignaient les unes après les autres, les boutiques fermaient et les derniers badauds s'enfonçaient dans des maisons de guingois. J'avais cinq ans. Mes parents s'interrogeaient sûrement sur mon retard. Comment retrouver son chemin à hauteur d'enfant ? D'Hilou avait perdu de sa superbe. Coincé sous mon bras, le ballon rouge ne présentait plus d'intérêt. Captivé par la ville tentaculaire, je marchais la tête haute, fier d'avoir échappé au visage de taureau. Je sentais encore son souffle animal sur ma peau. Je voyais les veines gonflées sur son cou nu.

En comparaison, D'Hilou n'était qu'un dieu en carton-pâte. Maléfique, l'homme de sang et d'air éclip-sait le souvenir ébahi de l'enfant aux pieds agiles. Le demi-dieu d'un mètre cinquante rejoignait les ténèbres et se lamentait sur son ballon perdu, assis près d'un fleuve, long et noir, dont les eaux en tumulte char-riaient d'autres âmes en peine. D'Hilou pleurant sa vie d'avant, sa vie de footballeur à peine éclos. La pensée me réjouit, et je commençai de vivre déjà dans un monde tissé par mon esprit et imprégné par celui de la ville — Cyrtha absorbée par ma cervelle d'enfant —, dont les rues dessinaient les cercles de l'enfer inventé pour punir D'Hilou, enfer ressemblant singu-

lièrement à celui d'Homère que je lirais plus tard, enclos dans ma chambre, en me repaissant du sang d'Achille, la cheville coupée, et du voyage d'Ulysse, éternel voyage dont je pleurais la perte sur mon lit d'adolescent entre deux masturbations.

Cyrtha ouvrait sur la mer, c'est-à-dire sur rien ; au loin, l'horizon en fuite sous les nuages ; mes cheveux d'enfant ébouriffés par le vent du large. La lune en éclats mousseux, caillots de nacre sur l'onde, allait et venait, effritée comme un gâteau de sable par des doigts malhabiles. Griffes incrustées dans la pierre, la ville se dressait sur ses parapets comme un paon dont les fenêtres illuminées figuraient le plumage : gemmes et pierreries, soies moirées et lin blanc flottaient, en prise avec la mer et la brise, doucement chuchotaient une plainte qui me berçait, moi, le gosse des marées tombé du nid, épuisé par une longue marche.

Je déboulai tout juste d'une ruelle en pente dont le nom se perdait dans les flots comme sur le quai d'une gare se perdent les rires et les larmes des voyageurs ainsi que leurs baisers et échanges de signes — le salut d'une dame adressé à son fils penché par la fenêtre du dernier wagon — comme se perdent parents et enfants, séparés par le temps qui s'écoule, comme se brise la lune sur la dentelure des lames.

Cyrtha et la mer donnaient l'impression de s'assié-

ger du regard. Et la pierre résistait encore aux masses liquides en un combat douteux, armada vouée aux abîmes.

Capitaine à la proue d'un navire en pleine tourmente, je ressentais confusément cet état de guerre perpétuel. État monstrueux dont la connaissance me troublait et, dans le même temps, me permettait d'accéder à l'âpre beauté d'un lieu de sauvagerie surgi du lointain passé des hommes, encore préservé, pur de tout inventaire, le monde en somme, mais le monde dans sa prime jeunesse.

Mon père m'administra une magistrale paire de claques pendant que ma mère pleurait, croyant m'avoir perdu à tout jamais. Tout cela est loin, maintenant, bien loin qui s'enfuit avec mon sang. Que dira la concierge ? Il ne ressemblait à personne, ce monsieur. Une graine d'incroyant, je vous le dis, moi. Olympienne, elle ramassera ensuite son balai et le secouera dans les airs.

Les hommes forcèrent la porte. Noires, les ombres dansaient sur les murs. Des cris surgirent de leurs entrailles. Les ombres approchèrent, devenant à chaque pas plus petites, les jambes raccourcirent, les troncs rétrécirent. Trois têtes, larges et fendues, se penchèrent au-dessus de mon lit. Dans la chambre, un lit d'une place me servait aussi d'écritoire. Ils entrèrent en renversant mes papiers, en bouleversant mes plans

d'écriture. Ils ramassèrent les feuilles par monceaux et les agitèrent sous mon nez. Ils me donnaient ainsi la preuve de ma culpabilité. Je les avais écrites. Je les avais recouvertes de signes. Le plus grand s'assit à mes pieds. Épuisé par le saccage, il soufflait comme un bœuf châtré. L'air entrant pas ses narines gonflées et ressortait, se déversait comme un fleuve en crue. Il approcha son visage et grogna. Je reculai jusqu'à sentir le mur. La pierre taillée s'incrustait dans mon dos. Les deux ombres ennemies, debout, me toisaient en hochant la tête. Elles tenaient dans leurs mains des armes, pistolets et couteaux, longs, effilés, dont l'éclat argenté se répercutait sur le sol en damier, carreaux noirs, carreaux blancs, à l'image des pages renversées.

— Tu sais.

— Je ne sais rien.

— Tu l'as écrit. Tu sais.

Il parlait en soufflant, le verbe s'échappant de la forge. L'irréremédiable avait frappé. J'acceptai la sanction. Coupable. Je regardais les fragments de mon œuvre, Cyrtha en ruine. Ils l'avaient saccagée. Ils s'étaient introduits à la faveur de la nuit. Les murs bâtis pierre à pierre, mot à mot, tout cela volait maintenant en éclats. Les rues s'abîmaient dans la mer. Cyrtha renversée voyait ses remparts crouler en écume incarnate. Des incendies, entre les maisons de pierre, mangeaient la nuit, trouaient le ciel. Ils couraient de toit en toit, volaient de fenêtre en fenêtre. Les vitres explosaient. Les pages craquaient et se tordaient, la proie des flammes.

— Tu vas mourir.

La mer approchait, gonflée de fiel, menaçante et se livrait, sous l'œil de l'incendie, à des caresses redoutables, léchait la pierre millénaire, léchait les fondations. Des doigts d'écume glissaient sous les portes — Bab el Mendeb, Bab el Djedid, Bab el Mout —, soulevaient le bois, faisaient craquer les charnières en bronze.

— Je ne suis pas coupable.

— Si.

J'avais vingt ans. Maintenant mon cœur est une terre brûlée. Elle et moi, nous nous promenions sur le boulevard du Jardin, à l'ombre des pins parasols.

Une mouette piqua du nez. Elle s'enfonça dans les ténèbres en mouvements, sans un éclat. Pendant de longues minutes, elle se lova dans le roulis, nageant entre les lames, épousant les courants. Elle resurgit la gueule ensanglantée. D'un coup sec et bref, elle s'arracha de l'écume qui menaçait de l'engloutir, survola les masses liquides en cercles de plus en plus larges, et replongea. Elle avait disparu. Le soleil aussi s'était éteint, s'enrobant de mystère, pour ne plus jamais paraître, pour ne jamais plus se relever, s'enfonçant à son tour dans l'eau glacée et rougie de sang.

Parfois, une vague émeraude abandonnait sur les remparts de Cyrtha une algue dont les lassos s'agrippaient à la pierre avec l'opiniâtreté d'un gastéropode.

Mue d'une singulière vie, l'algue menaçait d'envahir la cité, d'attaquer les fondations du vieux monde, de le recouvrir, de l'étouffer. Mais ce n'était qu'un mauvais rêve. Celui d'un enfant perdu au milieu des embruns, sur la pointe extrême d'un cap d'inespérance. L'algue étouffait le cancer, le réduisait en vue d'une rémission totale. Fécondée par la mer, elle brisait le sceau ouvert à tous les vents, déjouait les trésors d'industrie nécessités pour l'érection du Rocher. Et la fourmilière s'effritait, tombait en poussière, sans abandon de vestiges, sans traces...

L'antique tracé circulaire se délitait, rejoignait l'immémoriale mare, l'originelle source qui depuis l'aube des temps baignait les hommes et leurs descendances.

Mon regard d'enfant embrassait cet univers, une palette de couleurs et de sensations. Montaient vers moi les parfums des profondeurs océanes, l'iode compulsée par le ressac, le sel libéré par l'eau. Des remparts tombaient sur la grève les exhalaisons des magnolias, légères et fruitées, l'odeur du jasmin portée des hauteurs boisées jusqu'aux pieds de la falaise, l'alcool d'un chèvrefeuille exalté par le feu du jour et se libérant maintenant, sous les étoiles, en un tourbillon ailé mêlant les essences comme les fils colorés d'une tapisserie. Musc et absinthe, fleurs et fruits, conversaient sous le vent, se répondaient de rue en rue, de toit en toit, et tutoyaient l'horizon.

La mouette réapparut.

Elle volait entre ciel et mer, se tenant à égale distance des deux, redoutant la fatale attraction de l'un

et l'autre. L'eau alourdirait son plumage, la nuée le brûlerait. Elle poursuivait son vol. Industrielle, elle se risquait parfois à plonger, ne s'attardant guère, capturait une proie et volait à nouveau, sage, échappant ainsi à Cyrtha dont les tentacules menaçaient continuellement le voyageur, l'aviateur et le capitaine au long cours. Mes ailes à moi, Hamid Kaïm, étaient entrées en combustion.



*Insectes*



À l'extrémité du jardin, une longue haie s'interposait entre les arbres et l'océan. Il suffisait au promeneur de gagner ce bord extrême et de se pencher pour apercevoir la mer. Je m'arrêtai à mi-chemin et m'assis sous un tilleul. Je pris une inspiration, contemplai le ciel à travers les branches et les feuilles, scrutai l'océan, puis allumai une cigarette. La première bouffée fit monter dans mon âme une vague de plaisir obscure. Je m'allongeai sur l'herbe de tout mon long et j'oubliai. Une journée sordide. Un travail exténuant, peu gratifiant. Et Bougras.

Devant moi, cavalcadaient des enfants poursuivis par leurs parents. Le visage rougi par l'effort, un père criait à son fils de ralentir. Le garçon repartait de plus belle, poursuivant je ne sais quelle chimère. Avez-vous remarqué sous un tilleul ce vol ininterrompu ? En apparence rien de plus inoffensif que ces petites bêtes tourbillonnantes happées par la lumière. Ces diptères se nourrissent des sèves de l'arbre. Diptères ? Des mouches, tout simplement !

Un cri me tira de ma réflexion sur les hasards d'un vol désordonné. Je me dressai. Autour de moi, sur la pelouse, des gens se rassemblaient ; les chuchotements, les interjections affolées couvraient le murmure du vent et du ressac. Mû par la curiosité, je me frayai un chemin parmi la foule. À terre, gisait le garçon que j'avais vu courir devant moi. Son père lui tenait la main. L'enfant haletait, le souffle court, le visage cramoisi. La douleur avait déformé ses traits ; je m'approchai d'eux. Le père leva les yeux et me dit : Il vient d'être piqué par une guêpe.

À l'endroit de la piqûre, la chair était devenue bleue. Je proposai d'emmener le garçon sans perdre un instant. Dans la rue, nous hélâmes un taxi. L'hôpital le plus proche se trouvait à une vingtaine de kilomètres. Il nous fallait descendre des hauteurs de la ville et gagner la plaine.

Mangées par les roues du taxi, des bandes blanches défilaient sur l'asphalte comme un film muet. La mer, partout, nous suivait. L'enfant gémissait. Inquiet, le chauffeur nous demanda ce qui se passait. Une simple piqûre d'abeille ne pouvait plonger quelqu'un dans cet état.

L'homme avait ouvert la fenêtre ; son fils gisait entre ses bras. De l'air chaud entra dans l'habitacle. Pourtant l'enfant suffoquait. Je demandai au chauffeur d'accélérer. La pellicule défila plus vite.

À l'extérieur, les acteurs muèrent en statues de sel. Les habitants de Cyrtha, figés pour l'éternité, médusés par on ne sait quel châtiment, nous regardaient pas-

ser. Le soleil fondait sur eux comme une lame gigantesque et les engloutissait. L'ombre du tilleul me manquait. Ma journée de travail aussi. Il me semblait heureux le temps passé avec mon patron.

Bouffi d'orgueil et paresseux, Bougras déboulait dans nos bureaux sans crier gare. Il se mettait à fouiller nos papiers, renversait nos tiroirs, furetait sous nos tables. Il craignait par-dessus tout d'être caricaturé par un de ses employés, croqué sur un méchant bout de buvard, satirisé par une plume alerte, enrôlé dans une mise en scène scabreuse. Il redoutait les ragots. Gras comme un imam, le bonhomme se targuait de ses privilèges, de ses prévarications, de ses corruptions. Bougras administrait son royaume — la banque — comme un seigneur entouré de ses mouches.

Je haïssais ce parvenu qui devait sa situation au général d'une armée morte. Je vomissais ma situation d'insecte — l'image deviendrait redoutable, je n'en savais encore rien —, de ciron castré par un pouvoir millénaire.

La douleur d'un enfant gommait les angles d'une vie scélérate. Certes, mon ami Samsa, biologiste de son état, rompait avec cette insignifiance. Il était une image de moi-même, inversée. Il réussissait là où j'échouais avec une ardeur redoutable. L'ardeur de la connaissance. Il était né avec la certitude de tenir une explication pour toute chose, pour les faits les plus

anodins comme pour les fins dernières. L'univers, exercice continu de sa curiosité de scientifique, ne recèlerait bientôt plus aucun mystère. Tout était à sa place. Et Cyrtha ne vacillait pas. Cyrtha ne menaçait pas ruine. Mon image inversée, Samsa. Je vivais seul ; il s'était marié jeune. Employé de banque ; il brigait les plus hautes distinctions pour ses recherches en biologie moléculaire. Sans famille ; un petit garçon de cinq ans l'adulait comme un dieu. D'ailleurs qui eût pu s'empêcher de l'idolâtrer. Qu'importe ! S'il me faut admirer pour vivre content. J'aimais Samsa. J'eusse tout aussi bien pu le haïr.

Cette vie entre un patron honni et un ami adulé me semblait préférable à l'attente dans le taxi, à la redoutable fatalité qui m'avait conduit dans un parc par un après-midi d'été.

Les roues de la voiture collaient à l'asphalte fondu, une mer grise et noire sous le soleil. Des vagues de chaleur brouillaient l'horizon en fuite perpétuelle. Atteindrions-nous notre destination ? Elle donnait l'impression de se refuser ; et l'enfant étouffait.

J'allumai une cigarette.

— Pouvez-vous..., me demanda le père en me regardant.

— Pardon. Je suis bête.

J'éteignis le feu entre mes doigts. Des cendres glissèrent sur la banquette. Le chauffeur maugréa un peu. Cyrtha, aux confins, luisait, suspendue entre ciel et terre.

Dans Cyrtha, le Président avait trouvé la mort. Ou

plutôt la mort l'avait recherché, avidement. Elle l'avait poursuivi, puis lui avait enfoncé ses griffes dans le cœur. Il marchait dans les rues de Cyrtha en fête. Il saluait les passants, embrassait les enfants, souriait aux plus humbles. Il tendait la main aux malades, s'arrêtait devant chaque échoppe pour s'enquérir de la bonne marche des affaires.

La lumière rebondissait sur les fenêtres, glissait dans les ruelles, explosait contre les murs pour finir dans sa paume, légère comme un flocon. Il souriait et la ville resplendissait.

Même Bougras n'osait plus nous réprimander, pétrifié à l'idée d'être un jour contrôlé par les hommes du Président. Bougras se terrait comme une vieille taupe dans son bureau, déléguant ses directives à deux ou trois porte-flingues insignifiants. Il savait ses jours de banquier comptés. Lui qui avait amassé une fortune, lui qui avait corrompu une bonne moitié de la ville. Cyrtha nouvelle, fruit de l'enrichissement soudain d'une partie de sa population, affichait son opulence : des villas verluisantes, des palais ratés défiguraient les vieux quartiers, enlaidissaient les venelles millénaires — des Romains en armes y patrouillaient jadis, harcelés par les hommes de Jugurtha —, masquaient donc de frêles maisons abritant des arbres chargés d'or, des fontaines oiselées, des promenades tapissées d'émaux et de pierreries, luxe subtil abâtardi ensuite par la fureur des Beni Djer.

Le jardin figurait au rang des merveilles de l'antique Cyrtha. Suspendu comme celui de Babylone, il

demeurait éternel, rare éden et gardien des songes de ses habitants.

Pendant la Présidence, Bougras vit sa fortune fondre comme beurre au soleil. Les services fiscaux de la ville s'étaient remis à fonctionner normalement. Des agents déboulèrent un jour au siège de la banque de Cyrtha. Bougras s'enferma dans ses appartements — des bureaux désertés — et expédia ses éclaireurs. Les agents de l'Impôt travaillèrent comme des fourmis, des fourmis rouges et entêtées pendant que les hommes de Bougras tentaient de faire disparaître toutes les pièces compromettantes d'une gestion folle.

Bougras devenait pitoyable au point même que nous allions parfois lui tenir compagnie pour le réconforter. Il s'adressait à nous comme à des proches et nous contait sa misérable enfance par le détail. Jusqu'à dix ans, il n'avait jamais fait plus d'un repas par jour. Et quel repas ! Du son trempé dans du lait d'ânesse. Des guenilles pour vêtements, une morve éternelle sur la lèvre supérieure. Des jets de pierres.

*Le bâtard !*

Les enfants du village le coursaient pour le rudoyer et lui faire ravalier sa disgrâce et sa misère. Bien entendu, il avait pris sa revanche. Bien entendu ! Quand les Romains furent chassés, quand les galères se furent noyées dans les confins, à l'endroit où le ciel épouse la mer, Bougras et ses amis, guerriers épargnés et avachis

d'une lutte immémoriale, prirent en main le pays des barbares et l'ensauvagèrent.

Bougras gémissait, la tête entre les mains. Et nous le consolions pendant que les hommes du Président accomplissaient leur travail. Qu'avions-nous à le cajoler ainsi ? L'infâme recevait une juste rétribution.

Maintenant La Mue concerne tous les insectes, la pitié n'a plus cours. Nous vivons dans la crainte perpétuelle de la rencontre. Collaborateur des Romains pendant l'occupation et la guerre, Bougras s'était érigé en grand résistant après leur départ. Sa nature lui avait permis de vivre en équilibre sur deux périodes troublées : il en tira un profit substantiel. À l'exemple de la moitié des habitants de Cyrtha, l'homme Bougras était capable de toutes les métamorphoses. Par un hasard extrême ce furent les insectes qui connurent la métamorphose la plus probante. Ils nous ressemblaient par cette aptitude mimétique.

Lorsque je le dis à Samsa, mon ami se leva, arpenta son bureau et déclara que La Mue avait été causée par des mutations génétiques. Mutations provoquées par des agents bactériologiques ou nucléaires dissiminés dans l'atmosphère. Samsa ne parvenait pas à se départir de son objectivité de scientifique. Que les insectes eussent pu nous ressembler, mimer notre psychisme, refléter notre état moral, ou son absence, était pour lui une théorie inacceptable. Il me rétorqua que je parlais ainsi poussé par ma culpabilité. Lui ne ressentait rien de tel. Il accomplissait sa tâche quotidienne sans se questionner. Il envisageait le monde tel quel.

Et, de plus, il n'avait rien en commun avec Bougras et les insectes — il les associait d'ailleurs sans trop comprendre pourquoi. Il se rassit et croisa les jambes. Il vivait dans une immense villa surplombant la mer. De la pièce, nous entendions le ressac dont le balancement répété adoucissait la violence des propos.

Prostré dans son fauteuil, la tête entre les mains — épaisses et velues —, la langue pendante, les yeux vitreux, Bougras regardait voler les mouches pendant que s'activaient dans la pièce à côté les deux agents de l'Impôt dépêchés par le Président. Le plus grand était sec et ressemblait à un chevalier triste ; son compère, replet, mimait la démarche d'un pachyderme.

Devant eux, sur une table noire et ronde, ils avaient étalé une quantité astronomique de documents : feuilles de comptes, bordereaux, actions diverses, bons du Trésor, obligations, rapports variés et avariés, comptes numérotés, chiffres impossibles — une affaire de plusieurs milliards !

Et encore, je suis bien en dessous de la vérité.

Le chevalier triste pointait du doigt un monceau de papiers et son compagnon se jetait dessus, l'analysait aussi vite, portait quelques signes ésotériques sur un petit carnet jaune, opinait du chef une ou deux fois selon l'importance de la découverte, lançait une interjection réjouie, puis docilement attendait un autre signe de son maître.

Ils procédèrent ainsi pendant deux longs mois au grand dam de Bougras et de ses mouches. L'homme avait vieilli. Il guettait maintenant le carnet jaune avec une exaltation rentrée, une forme d'anxiété qui allait croissant à mesure que passaient les heures, les jours, les semaines — et maintenant les mois ! Dans ce carnet jaune, Bougras sentait s'accumuler le poids de ses fautes tandis que se profilait à l'horizon le jour de son jugement, inexorable comme la mort.

Bougras fit jouer des relations parmi la hiérarchie militaire, dans les rangs de la police secrète, dans les coulisses du Parlement, à l'ombre des minarets ; il en appela même à des devins, magiciens orthodoxes et hérétiques, qui lui concoctèrent moult décoctions et tisanes, puis procédèrent à tant d'aspersions de sangs — poules, poulets, lapins, hérissons, rats des villes et rats des champs — qu'il conçut pour le restant de ses jours une sainte horreur de l'hémoglobine. Le charme n'opéra rien : le chevalier triste, égal à lui-même, ordonnait à son serviteur, qui notait tout sur le carnet jaune.

Dans Cyrtha ensoleillée, des jardins suspendus jusqu'aux plaines arides, des sommets éthérés aux abysses marines, sur les plages, les routes, les chemins de campagne, une quiétude jamais envisagée, inconnue, descendit sur les âmes de ses habitants dont la probité était avérée. Les justes dormaient du sommeil du même nom. Quant aux autres — à l'image de Bougras —, ils regardaient croître le poids de leurs fautes, inscrites sur un essaim de feuilles, dans de grands carnets jaunes, sous la dictée du Président.

Le carnet jaune ne suffisait plus à porter les fautes de Bougras. Le malheureux avait maigri. Un fil sombre, sa silhouette, se découpait à contre-jour. Son visage portait un masque rigide. Vides, ses yeux se saisissaient d'une mouche en plein vol et ne la quittaient plus.

Quand enfin l'insecte se posait sur son bureau, sa main tressaillait un peu pour aussitôt recouvrir une raideur cadavérique. Avec une lenteur redoutable, ses pupilles rétrécies suivaient les évolutions désordonnées du parasite, pendant de longues minutes, des heures même, sans cligner des paupières, jamais. Un battement d'ailes était observé avec minutie. Un envol soudain, répertorié et classé par sa conscience atrophiée.

Parfois, il sortait de sa torpeur, ouvrait un tiroir et en extrayait un morceau de sucre. Il déposait le cube blanc et regardait les pattes fines et brisées de la vermine s'introduire entre les cristaux translucides. Un tube gris surgissait des mandibules de la bête. Lent. Tel un serpent dans le jardin de Cyrtha. La trompe se saisissait de la matière et l'aspirait. Le visage de Bougras s'épanouissait.

Sa main se levait, puis s'abattait sur la mouche !

Lui-même tenait un carnet à présent : le compte exact de son massacre, les heures troubles de ses assassinats. Bougras ne vivait plus, il écrasait des mouches.

Nous, ses collègues, contemplions l'homme armé de sa seule main, ponctuant ses journées par de grandes claques qui nous faisaient sursauter. Il agissait avec la régularité d'un métronome, du matin au soir, assénant ses nouvelles certitudes, régissant un royaume intime et grouillant à coups de lois sanglantes : son bureau portait les traces de sa législation.

Cruel paradoxe, les mouches affluaient vers le lieu de leur holocauste, attirées sans doute par l'odeur entêtante du sang. Notre Moloch, seigneur auréolé de sa cour, flamboyait.

Une grande entreprise de nettoyage qui selon Samsa ne durerait pas. Dans son bureau sur la mer — plus bas les flots chantaient leur douleur éternelle —, il me dévisageait comme on dévisage un enfant, quand son fils entra. Il le fit asseoir sur ses genoux. Sa mère était morte mystérieusement après sa naissance. Le gamin me tendit la main, comme un grand. Le temps s'immobilisa. Ne demeurait, devant mes yeux fatigués, que cette image : le père et son fils.

La mer en contrebas ne pulsait plus comme un cœur émeraude constellé de nacre. Le ciel, l'azur, l'éther, à jamais regardaient mon ami et son fils. Regardaient leur bonheur et ma maladresse. La maladresse d'un amputé de la vie. Je vivais seul. Seul. Et ils me regardaient. Et ils me parlaient. Tout cela était vain, rien ne durait jamais. Le jour viendra où le Président en per-

sonne n'ordonnera plus à ses enfants. Ses enfants le dévoreront. Comme dans ces contes du vieux temps quand une famille faisait bouillir le corps démembré de son patriarche puis le consommait au milieu des rires et des chants. Comme dans ces fables dites par un acteur, rendu fou de douleur lorsqu'il évoquait le meurtre de son père, ses épousailles avec sa mère, tu t'en souviens, demandait Samsa, n'est-ce pas, tu t'en souviens ?

Bien entendu, je n'écoutais pas Samsa caressant la tête de son rejeton parce que je le haïssais pour tant de clairvoyance, et je le hais encore, dans ce taxi, sur la route de l'hôpital.

Pourchassée, harcelée par les légions, la smala heurta les rives de la déliquescence. Parquée par les Romains — roumis, Romains, quelle différence ? — elle végétait sur une terre en proie à la désolation. Son sein, gangrené par la discorde, nourrissait les aventures extrêmes : la lutte nous consumait. Ainsi le conflit prenait les mille visages de la déesse, et ses bras innombrables nous broyaient sous prétexte de nous étreindre. On nous aimait, sans contredit, pour vouloir nous disperser aux quatre points cardinaux.

Je vivais chez mes grands-parents, ballotté sur les chemins de la dispersion, de village en village, de camp de transit en camp de regroupement. Mes parents avaient disparu au cours d'une rafle de l'armée, un soir, sur

une route de campagne. Participaient-ils à la lutte qui avait vu notre libération ? Ou alors faisaient-ils cortège aux morts anonymes, victimes imprécises, ombres abandonnées sur le chemin de la discorde ? Mes grands-parents gardaient le silence sur leur disparition, je les comprends, certains secrets ne se confient pas à un enfant, surtout en une époque trouble où les propos d'un mioche prêtent à évaluation.

Dans les camps — des villages placés sous contrôle romain —, on tenta de nous arracher à la barbarie, de nous inculquer quelques règles élémentaires de civilité : ne pas égorger son voisin, ne pas renseigner la rébellion, travailler pour la grandeur de Rome. D'ailleurs l'Empire ne nous offrait-il pas une protection sans laquelle nous nous entre-dévorerions ? Ne subvenait-il pas à tous nos besoins ? Ne scolarisait-il pas nos enfants, les élevant dans la compréhension d'une langue aux désinences complexes ? Nous ne pouvions refuser ces présents, et nous les acceptions de bon gré, prêtant même une oreille attentive aux cris des suppliciés qui bredouillaient leurs suppliques dans la langue enseignée par leurs bienfaiteurs.

Le reste du temps, le gamin rêveur s'évanouissait dans la nature, à travers champs abandonnés et languides ; je suivais le cours d'un ruisseau, les berges brunes où poussaient chardons et marguerites, où s'ébattait quelque grenouille dont l'exclamation finale coïncidait souvent avec un plongeon dans l'eau mousseuse.

Je ne me souvenais plus de ma petite enfance à

Cyrtha — mes grands-parents évoquaient la ville avec respect —, cité où, disait-on dans les camps, de grands massacres se perpétrèrent. Je me figurais vaguement un massacre bien que mes pérégrinations bucoliques me fissent rencontrer parfois un homme que la terre avait oublié d'ensevelir, un paysan à la gorge ouverte ou au crâne défoncé par une balle.

Le mort rencontré attisait en moi une vague curiosité teintée d'incompréhension. Quand j'en parlais à mes grands-parents, ils levaient les yeux au ciel comme pour marquer leur impuissance, et sans doute pour ne pas se lancer dans des explications sur le but d'une lutte qui abandonnait ses hommes au milieu d'un champ, le regard vide, la tête auréolée de mouches verdâtres dont le bourdonnement emplissait alors mes oreilles pour la semaine.

L'incendie s'épuisa au bout de sept années ; et les dernières flammèches ne furent pas les moins redoutables, comme si les protagonistes de la tuerie eussent refusé de désarmer sans brûler une dernière demeure, en l'occurrence la plus délicate, celle qui avait exigé un soin extrême au moment de l'édification, celle dont les plans sans cesse réaménagés prêtèrent le plus à controverses belliqueuses, celle dont les fondations se perdaient dans l'histoire des hommes — trois mille ans peut-être —, celle qui compta les générations, les brassant, les tressant pour produire une geste maintenant oubliée, ânonnée parfois par un vieillard sur une place de marché quand les gardeurs de troupeaux et les maqui-gnons surgissaient de la poussière des camions, déchar-

geaient leurs bêtes dans un concert de bêlements, de crissements d'essieux, et s'asseyaient enfin pour boire le thé en regardant le barde local évoluer sur la poussière et chanter cette singulière épopée dont des péripéties furent effacées des mémoires pour être réinventées avec un parfum de printemps et de connaissance.

Mes grands-parents ne virent pas la fin de la guerre d'Algérie. À leur tour, ils disparurent, dispersés comme les derniers enfants de la tribu décimée, ne comptant plus que les orphelins d'une lignée que la mémoire inconsciente et sépulcrale des peuples conservait envers et contre toute marée, mémoire incarnée parfois par un vieux paysan sur un marché du bled, entre les maisons en chaume, entourées de figuiers de Barbarie, immenses haies d'épines vertes, et les collines de mon enfance dévalées les jours d'été quand le soleil à son zénith faisait un sort aux grenouilles en les abandonnant desséchées sur le lit rocailleux d'un oued dont la crue à venir recouvrirait la terre, la fertilisant et l'ensemencant pour de futures moissons de sang.

Mon enfance passait au rythme heurté de la course en taxi.

Le chauffeur ne quittait pas des yeux les autres voitures qui le contraignaient à ralentir souvent. Les rues étroites de Cyrtha paraissaient interminables au père dont l'enfant s'agitait, les joues en feu, les pupilles dilatées, le souffle court et rauque.

Une lèpre s'attaquait aux murs, envahissait les meubles, défigurait les toits d'une cité qui prenait des allures de cauchemar. Le taxi courait en enfer, me semblait-il. Et mes sensations, démultipliées, me devenaient une souffrance martelée par le rôle de l'enfant. Je commençais à entendre le rugissement de la forge, l'incandescence des métaux, la musique sourde des enclumes. Je baissai la vitre. La mer me délivra.

La voiture suivait à présent les contours sinueux de la grève. La lumière élaboussait les flots, irisait l'écume glauque, peignait sur les immeubles du front de mer une large fresque colorée qui mimait l'ample oscillation des masses liquides. Mon imagination me conduisait à voir en notre voiture une frêle embarcation, une barque de pêcheur ou, plus loin dans le temps, une galiote de corsaire. Un doux frisson de contentement me parcourut.

Une harmonie de rêveries enfantines lissait les aspérités de ma vie. Je ne parvenais plus à me départir du songe.

Que dire du récit des mois qui suivirent la mort du Président ? Des insectes envahirent-ils Cyrtha au point de l'engloutir ?

Le manuscrit entre les mains de ses lecteurs constitue la seule garantie d'authenticité ; le monde en question a disparu – Cyrtha, les insectes, les hommes du Président, Bougras, Samsa et son jeune fils se sont évanouis sous les strates successives de la terre et de l'histoire.

L'idéal, toujours, est de traquer le songe, quitte à n'y rien comprendre, et d'en observer avec minutie les métamorphoses qui hantent chaque homme au moment où le sommeil l'enserme et l'étouffe.

Le vent brûle	9
Le messager	19
Le naufrage	29
Fort Lotfi	35
Le Cousin	53
Palabres	69
Enfers	77
Histoire d'un mort	97
Le bourreau de Cyrtha	119
Nuée ardente	145
Icare et le Minotaure	157
Insectes	173

*Achevé d'imprimer  
sur Roto-Page  
par l'Imprimerie Floch  
à Mayenne, le 16 janvier 2007.  
Dépôt légal : janvier 2007.  
Numéro d'imprimeur : 66999.*

ISBN 978-2-07-078216-1 / Imprimé en France.

146555



SALIM BACHI

**Les douze contes de minuit**

« Les Algériens décidèrent de s'entre-tuer. La guerre investit Cyrtha l'immémoriale. Sur le champ de bataille, la raison des uns égorgeait la raison des autres. On se trucidait pour l'amour de Dieu, de la Liberté, du Bien, du Beau, du Vrai. On assassinait des enfants pour le bonheur universel. Contents et heureux, on quittait ensuite cette terre pour se reposer dans les vertes prairies d'Allah... »

Ce recueil de douze nouvelles clôt le cycle de Cyrtha, ville imaginaire où se situaient les deux premiers romans de Salim Bachi. L'auteur propose ici la saisissante vision d'une Algérie contemporaine souvent absurde et violente, hantée par d'inépuisables ressentiments et par un désenchantement qui a rongé jusqu'à sa jeunesse. L'écriture, tour à tour lyrique et grinçante, entraîne ces récits dans une succession de tableaux presque somnambuliques.

*Salim Bachi est né en 1971 en Algérie. Ses précédents romans, Le chien d'Ulysse, La Kahéna et Tuez-les tous ont obtenu plusieurs prix littéraires.*

*nrf*



07-II A 78216 ISBN 978-2-07-078216-1

15

KQ-174-943

